

Les Œufs funestes

(Mikhaïl Boulgakov)

Achévé en octobre 1924 et paru au début de 1925, ce texte forme la deuxième des nouvelles que l'auteur qualifiait lui-même de « fantastiques ». Mais, là où la première, Endiablade n'est, comme l'écrit Françoise Flamant – qui a revu et complété d'une préface et de notes la traduction d'Édith Scherrer en Folio bilingue –, qu'une « pochade satirique », Les Œufs funestes (Les Œufs fatidiques ou Les Œufs de Destin dans d'autres traductions) nous offre un récit extrêmement complexe, où s'entremêlent l'influence de l'écrivain H.G. Wells, fort apprécié en Russie soviétique, la critique de l'état des choses – arbitraire du bureaucratisme et crise du logement, la description critique du monde de la N.E.P. est à venir – en URSS et enfin le thème de la biologie qui continuait à passionner l'auteur même après qu'il avait abandonné la carrière médicale commencée dans de terribles conditions, racontées dans les Récits d'un jeune médecin et Morphine...

Chapitre I

CURRICULUM VITAE DU PROFESSEUR PERSIKOV

Au soir du 16 avril 1928, le professeur Persikov, enseignant à la IV^e Université d'État¹ et directeur de l'Institut de zoologie de Moscou, entra dans son cabinet, dans ce même Institut, rue Herzen². Le professeur alluma le globe dépoli au plafond et regarda autour de lui.

On doit considérer comme le début de l'épouvantable catastrophe précisément cette soirée néfaste, de même qu'il faut voir comme cause première de ladite catastrophe précisément le professeur Vladimit Ipatiévitch Persikov.

Il avait tout juste cinquante-huit ans. Sa tête était remarquable : un pilon chauve, avec des touffes de cheveux jaunâtres en saillie sur les côtés. Son visage était rasé de près, sa lèvre inférieure avançait. Ce qui lui donnait perpétuellement

un air un peu capricieux. Son nez rouge était chaussé de petites lunettes de style ancien à monture d'argent, ses petits yeux brillaient, il était grand et voûté. Il parlait d'une voix grêle, à la fois grinçante et coassante, et possédait, entre autres bizarreries, cette singularité : lorsqu'il parlait avec une assurance pleine d'autorité, il clignait des yeux et repliait en crochet l'index de sa main droite. Et comme il s'exprimait toujours avec assurance, vu que son érudition, dans sa partie, était absolument phénoménale, les interlocuteurs du professeur Persikov avaient très souvent le crochet devant les yeux. Quant à ce qui ne relevait pas de sa partie, laquelle comprenait la zoologie, l'embryologie, l'anatomie, la botanique et la géographie, le professeur Persikov n'en parlait presque pas.

Le professeur Persikov ne lisait pas les journaux, il n'allait pas au théâtre, et sa femme s'était enfuie avec un ténor de l'opéra Zimine³ en 1913, en lui laissant le mot suivant :

« Tes grenouilles suscitent en moi un insupportable frisson de dégoût. Toute ma vie elles vont me rendre malheureuse. »

Le professeur ne s'était pas remarié, et n'avait pas d'enfants. Il se mettait très facilement en colère, mais n'était pas rancunier, il aimait le thé à la mûre arctique, habitait rue Pretchistenka dans un appartement de cinq pièces dont l'une était occupée par une vieille gouvernante toute desséchée, Maria Stepanovna, qui veillait sur le professeur comme une nounou.

En 1919, on retira au professeur trois des cinq pièces⁴. Il déclara alors à Maria Stepanovna :

— S'ils ne mettent pas un terme à ces horreurs, Maria Stepanovna, je partirai à l'étranger.

Si le professeur avait donné suite à ce plan, nul doute qu'il se serait recasé sans la moindre difficulté, obtenant une chaire de zoologie dans n'importe quelle université du monde, car c'était un savant d'une envergure exceptionnelle pour tout ce qui touchait plus ou moins aux batraciens et aux amphibiens, égalé seulement par les professeurs Willam Wekkle à Cambridge et Giacomo Bartolomeo Beccari à Rome. En dehors du russe, le professeur lisait en quatre langues, et il parlait l'allemand ou le français aussi bien que le russe. Persikov ne réalisa pas son dessein de partir à l'étranger, et l'année 1920 fut encore pire que l'année 1919. Des événements se produisirent, et en plus, à la file. La Grande Nikitskaïa fut rebaptisée rue Herzen. Puis l'horloge encastrée dans un mur de la maison à l'angle des rues Herzen et Mokhovaïa s'arrêta à onze heures et quart. Et enfin, dans les terrariums de l'Institut de zoologie, crevèrent, faute d'avoir supporté toutes les perturbations de cette illustre année, huit magnifiques spécimens de rainettes pour commencer, suivis de quinze crapauds ordinaires et, pour finir, d'un spécimen absolument unique de crapaud du Surinam⁵.

Immédiatement après les crapauds, dont l'anéantissement avait épuisé cette première espèce d'amphibiens appelée à juste titre « classe des amphibiens anoures », l'inamovible gardien de l'Institut, le vieux Vlass, ne faisant pas partie de la classe des amphibiens, émigra à son tour dans un monde meilleur. Du reste, la cause de sa mort était la même que pour les pauvres batraciens, et Persikov en fit immédiatement le diagnostic :

— Famine⁷ !

Le savant avait absolument raison : Vlass devait être nourri avec de la farine, et les crapauds avec des vers de farine, mais la disparition de la première avait entraîné la disparition des seconds. Persikov tenta d'alimenter les vingt spécimens de rainettes qui restaient avec des cafards, mais ces derniers s'étaient également volatilisés, montrant par là leur haine du communisme de guerre. Si bien qu'il fallut aussi jeter ces derniers spécimens dans les fosses d'aisances, dans la cour de l'Institut.

Ces morts, notamment celle du crapaud du Surinam, firent un effet indescriptible sur Persikov. Étrangement, il en attribua l'entière responsabilité au commissaire du peuple à l'Instruction publique de l'époque⁸.

Debout, en chapka et en caoutchouc dans un couloir de l'Institut se transformant en frigorifique, Persikov disait à son assistant Ivanov, gentleman des plus élégants à la barbiche blonde taillée en pointe :

— Piotr Stepanovitch, pour cela, le tuer serait encore peu de chose ! Tout de même, que font ces gens ? Ils vont perdre l'Institut ! Non ? Un mâle incomparable, un exemplaire unique de *Pipa americana*⁵, long de treize centimètres...

La suite fut encore pire. Après la mort de Vlass, les fenêtres de l'Institut gelèrent complètement, au point que des fleurs de givre en recouvraient les vitres, à l'intérieur. Les lapins crevèrent, de même que les renards, les loups, les poissons et toutes les couleuvres, de la première à la dernière. Persikov commença par garder le silence des journées entières, puis il contracta une pneumonie, sans en mourir. Une fois guéri, il vint deux fois par semaine à l'Institut ; dans la salle ronde où il faisait invariablement, sans qu'on en sût la raison, moins cinq, indépendamment de la température régnant au dehors, il donna, en caoutchoucs et portant une chapka à oreillettes et un cache-nez, et en exhalant une vapeur blanche, un cycle de cours à huit auditeurs sur le thème : « Les reptiles des Tropiques ». Tout le reste du temps, Persikov restait chez lui, allongé sur un divan dans une pièce bourrée de livres entassés jusqu'au plafond, couvert d'un plaid, toussant et fixant la gueule du petit poêle enflammé que Maria Stepanovna alimentait avec des chaises dorées, et il repensait au crapaud du Surinam.

Mais, en ce bas-monde, tout a une fin. L'année 1920 se termina, l'année 1921 également, et 1922 vit le début d'une sorte de mouvement en sens inverse¹⁰. Tout d'abord, à la place du défunt Vlass apparut Pancrace, gardien zoologique encore jeune mais très prometteur, et l'on commença à chauffer un peu l'Institut. Et cet été-là, Persikov, aidé de Pancrace, attrapa au bord de la Kliazma¹¹ quatorze crapauds ordinaires. La vie se remit à bouillonner dans les terrariums... En 1923, Persikov donnait déjà huit cours chaque semaine : trois à l'Institut et cinq à l'Université ; en 1924, treize cours par semaine, en plus de ceux qu'il donnait dans les facultés ouvrières¹², et il s'illustra au printemps 1925 en collant aux examens soixante-seize étudiants, tous recalés à cause des amphibiens :

— Ainsi, vous ignorez ce qui distingue les amphibiens des reptiles ? disait Persikov. Jeune homme, c'est tout simplement ridicule. Les amphibiens n'ont pas de reins pelviens. Il leur manque les reins. Eh oui, monsieur. C'est honteux. Vous êtes sans doute marxiste ?

— Marxiste, répondait le recalé d'une voix mourante.

— Eh bien, à cet automne, s'il vous plaît, disait poliment Persikov, avant de crier avec entrain à Pancrace : « Le suivant ! »

Tout comme les amphibiens revivent la première fois qu'il pleut abondamment après une longue période de sécheresse, le professeur Persikov se ranima en 1926, lorsqu'une compagnie mixte russo-américaine construisit au centre de Moscou, en partant de l'angle du passage Gazetny et de la rue Tverskaïa, quinze immeubles de quatorze¹³ étages, ainsi que trois cents cottages ouvriers, de huit appartements chacun, en banlieue, ce qui mit fin une fois pour toutes¹⁴ à la terrible et ridicule crise du logement qui avait tellement fait souffrir les Moscovites dans les années 1919-1925.

En général, ce fut un été remarquable pour Persikov, et il lui arrivait de se frotter les mains avec un petit rire ravi en repensant à l'époque où il devait se serrer dans deux pièces avec Maria Stepanovna. À présent, le professeur avait récupéré ses cinq pièces, il avait pris ses aises en y disposant ses deux mille cinq cents livres, ses animaux empaillés, ses diagrammes, ses préparations, et il avait allumé la lampe verte sur le bureau, dans son cabinet.

L'Institut lui aussi, était méconnaissable : il avait été couvert d'une peinture crème, une canalisation spéciale amenait l'eau à la pièce des batraciens, les vitres avaient été remplacées par des glaces, on avait reçu cinq nouveaux microscopes, des tables en verre pour les préparations, des globes à réverbération de deux mille bougies¹⁵, des réflecteurs et enfin des armoires pour le musée.

Persikov était de nouveau en vie, et le monde entier l'apprit de façon inopinée pas plus tard qu'en décembre 1926, avec la parution d'une brochure intitulée :

Retour sur la question de la reproduction des polyplacophores ou chitons, 126 pages. Bulletin de la IV^e Université.

Et, à l'automne 1927, fut publié un ouvrage capital de 350 pages, traduit en six langues dont le japonais :

Embryologie des pipas, des pélobates¹⁶ et des grenouilles. Prix 3 roubles. Éditions d'État.

À l'été 1928, il se produisit cette incroyable, cette horrible chose...

Notes

1. Imaginaire. Il n'y en a que deux, à l'époque (note due à Françoise Flamant).
2. https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre_Herzen
3. Opéra privé fondé en 1904 par l'entrepreneur Sergueï Zimine. Il connut diverses péripéties, pour être rattaché au Bolchoï à partir de 1924, Zimine ayant le statut de consultant artistique.
4. Crise du logement dans les villes, afflux de gens venant des campagnes dévastées. Boulgakov vécut longtemps dans une pièce à l'intérieur d'un appartement communautaire surpeuplé, avec prostituée, animaux divers et distillerie clandestine. Il s'en plaignait amèrement.
5. https://fr.wikipedia.org/wiki/Pipa_pipa

6. C'est l'époque du « communisme de guerre », extrêmement dure, marquée par la famine, la maladie et des hivers terribles.
7. Le terme russe du texte est plus ironique : famine animale, disette de fourrage.
8. Lounatcharski : https://fr.wikipedia.org/wiki/Anatoli_Lounatcharski
9. À cette époque, faute de bois de chauffage, le mobilier y passait, on arrachait les lattes de parquet et l'on brûlait les livres...
10. La NEP a été lancée au printemps 1921, après l'écrasement de la révolte de Kronstadt par les troupes commandées par Toukhatchevski sous la direction politique de Trotski.
11. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kliazma>
12. Établissements préparant les travailleurs soviétiques à l'enseignement supérieur, de 1919 au milieu des années trente.
13. Le *quinze* est répété dans le texte, car on compte le rez-de-chaussée, en russe.
14. Très douteux, vu les « appartements communautaires » qui suivirent.
15. Ancienne unité de luminosité. Le terme russe est ambigu. On trouve « 2 000 watts » chez É. Scherrer et F. Flamant, ce qui est peut-être beaucoup.
16. https://fr.wikipedia.org/wiki/P%C3%A9lobate_brun

Chapitre II

LA VOLUTE COLORÉE

Le professeur alluma donc le globe et regarda autour de lui. Il alluma un réflecteur sur la longue table à expériences, passa une blouse blanche, fit tinter quelques instruments sur la table...

Bon nombre des trente mille automobiles en circulation à Moscou en 1928 passaient par la rue Herzen en produisant un son doux sur ses lisses pavés de bois, et à chaque minute un tramway, le 16, le 22, le 48 ou le 53, y roulait en grondant et en grinçant en direction de la rue Mokhovaïa. Il envoyait le reflet de ses feux multicolores dans les glaces du cabinet, et l'on voyait en hauteur, à côté du lourd bonnet sombre de l'église du Christ-Sauveur, un pâle et brumeux croissant de lune.

Lequel n'intéressait pas plus que le bourdonnement émis par le Moscou printanier le professeur Persikov. Il était assis sur un tabouret tournant tripode et, de ses doigts brunis par le tabac, faisait tourner la crémaillère d'un superbe microscope Zeiss dans lequel était disposée une préparation ordinaire et non colorée d'amibes fraîches. Alors que Persikov passait d'un grossissement de cinq à dix mille, la porte s'entrouvrit, une barbiche en pointe se montra, suivie d'un protège-poitrine en cuir, et l'assistant l'appela :

— Vladimir Ipatitch¹, j'ai installé un mésentère, vous ne voulez pas y jeter un coup d'œil ?

Persikov descendit vivement de son tabouret en laissant la crémaillère à mi-chemin, et passa dans le cabinet de son assistant en roulant sans hâte une cigarette entre ses doigts. Sur une table de verre, à moitié étouffée, morte de peur et de douleur, une grenouille était crucifiée sur un support en liège, et ses entrailles à la transparence de mica, sorties de son ventre ensanglanté, s'étiraient sous le microscope.

— Très bien ! fit Persikov en collant son œil à l'oculaire de l'appareil.

Il y avait évidemment quelque chose de très intéressant à observer dans le mésentère de la grenouille, où l'on pouvait d'un coup d'œil voir les globules du sang circuler avec vivacité dans le flux des vaisseaux; Persikov en oublia ses amibes et resta collé une heure et demie au verre du microscope, en alternance avec Ivanov. Les deux savants, ce faisant, échangeaient avec animation des propos incompréhensibles pour le commun des mortels.

Persikov se détacha finalement du microscope en disant :

— Le sang coagule, rien à faire.

La grenouille remua péniblement la tête, et dans ses yeux qui s'éteignaient se lisait clairement : « Vous n'êtes que des salauds... »

Dégourdisant ses jambes ankylosées, Persikov se leva, revint dans son cabinet, bâilla, frotta ses paupières constamment enflammées et, se rasseyant sur son tabouret, jeta un coup d'œil dans le microscope ; ses doigts se portèrent à la crémaillère dont il s'apprêtait à faire tourner la vis, mais il fut arrêté dans son geste. De son œil droit, Persikov voyait un disque d'un blanc un peu brouillé dans lequel se trouvaient les amibes pâles et troubles, mais une volute colorée, semblable à une boucle de cheveux féminins, siégeait au centre du disque. Cette volute, aussi bien Persikov que des centaines de ses élèves l'avaient vue bien des fois, et personne n'y avait prêté attention, il n'y avait aucune raison de s'y intéresser. Ce petit faisceau de lumière colorée ne faisait que gêner l'observation et montrait que la préparation était floue, que l'image n'était pas au point. On l'effaçait donc sans pitié d'un simple tour de vis, en éclairant le champ d'observation d'une lumière blanche et uniforme. Les longs doigts du zoologiste se refermaient déjà sur la rainure de la vis lorsqu'ils eurent une soudaine hésitation et s'en détachèrent. Cela parce que l'œil droit de Persikov, brusquement alarmé, était saisi d'un étonnement teinté même d'anxiété. Pour le malheur de la république, ce n'était pas une médiocrité dépourvue de talent qui se tenait près du microscope, c'était le professeur Persikov ! Toute sa vie, toutes ses pensées se trouvaient concentrées dans son œil droit. L'être supérieur observa l'être inférieur quelque cinq minutes, dans un silence minéral, s'épuisant à garder l'œil rivé sur la préparation dont l'image manquait de netteté. Les alentours étaient silencieux. Pancrace dormait déjà dans sa chambre aménagée dans le vestibule, et, une seule fois, les vitres d'armoires lointaines tintinnabulèrent avec une douce musicalité : c'était Ivanov qui, en partant, avait fermé à clé son cabinet. La porte d'entrée gémit derrière lui. Après quoi, la voix se fit entendre. À qui parlait-il ? Mystère.

— Qu'est-ce donc ? Je n'y comprends rien...

Un camion attardé passa dans la rue Herzen et fit trembler les vieux murs de l'Institut. Sur la table, une coupelle plate en verre qui contenait des pinces tinta. Blême, le professeur mit ses mains au-dessus du microscope, tout comme une mère plaçant les siennes au-dessus de son enfant qu'un danger menace. À présent, il n'était plus question pour Persikov de faire tourner la vis, certes non, il

redoutait même qu'une force étrangère ne vînt chasser de son champ de vision ce qu'il avait aperçu.

La matinée était déjà avancée, un matin blanc avec une bande dorée venant couper le perron crème de l'Institut, quand le professeur abandonna son microscope et, de ses jambes engourdies, s'approcha de la fenêtre. Ses doigts tremblants pressèrent un bouton, et les stores noirs et compacts masquèrent le jour, la nuit sage et savante renaquit dans le cabinet. Jaune et inspiré, Persikov écarta les jambes et déclara en fixant le parquet de ses yeux larmoyants :

— Mais comment cela se fait-il ? C'est tout de même prodigieux !... C'est prodigieux, messieurs, dit-il en s'adressant aux crapauds dans le terrarium ; mais les crapauds dormaient et ne répondirent rien.

Il resta silencieux quelques instants, puis s'approcha de l'interrupteur, releva les stores, éteignit toutes les lampes et regarda dans le microscope. Son visage se tendit, il fronça ses sourcils broussailleux.

— Hmm, hmm, il a disparu, marmonna-t-il. Je comprends. Je com-om-prends, dit-il d'une voix traînante en regardant d'un air égaré et inspiré le globe éteint au-dessus de sa tête ; c'est simple.

Et il baissa de nouveau les stores et ralluma le globe. Ayant regardé dans le microscope, il eut un large sourire joyeux et presque carnassier.

— Je l'attraperai, dit-il avec importance et solennité en levant un doigt en l'air. Je l'attraperai. Peut-être même à partir du soleil.

Les stores se levèrent à nouveau. Il y avait à présent du soleil. Il inondait les murs de l'Institut et se couchait de biais sur les pavés de bois de la rue Herzen. Le professeur regardait par la fenêtre et évaluait la position du soleil dans la journée. Tantôt il reculait, tantôt il se rapprochait, dans un mouvement légèrement dansant, et il finit par se mettre à plat ventre sur l'appui de la fenêtre.

Il s'attela à un travail important et mystérieux. Il couvrit le microscope d'une cloche de verre. À la flamme bleuâtre d'un bec Bunsen, il fit fondre un morceau de cire et scella les bords de la cloche à la table, en imprimant son pouce sur les taches de cire. Il éteignit le bec et sortit en verrouillant la porte de son cabinet.

Les couloirs de l'Institut étaient dans la pénombre. Le professeur parvint à la chambre de Pancrace et frappa longtemps, en vain. Enfin, derrière la porte, se firent entendre un grognement, tel celui d'un chien enchaîné, des grailonnements et des meuglements, et Pancrace parut dans une tache de lumière, en caleçon rayé avec des cordons aux chevilles. Il braqua sur le savant des yeux hagards, poussant encore de petits cris, mal tiré de son sommeil.

— Pancrace, dit le professeur en le regardant par-dessus ses lunettes, excuse-moi de t'avoir réveillé. Voilà pourquoi : mon ami, demain matin, il est défendu d'entrer dans mon cabinet. J'y ai laissé un travail à ne pas déranger. Compris ?

— Ou-ou-ouh, com-com-compris, répondit Pancrace, qui n'avait rien compris. Il titubait et grognait.

— Non, écoute, réveille-toi donc, Pancrace, fit le zoologiste en lui enfonçant légèrement un doigt dans les côtes, ce qui fit naître de l'effroi sur le visage de Pancrace, et comme un semblant d'intelligence dans ses yeux. — J'ai fermé à clé le cabinet, poursuivit Persikov, il ne faut donc pas y faire le ménage avant mon arrivée. Compris ?

— À vos ordres, dit Pancrace d'une voix sifflante.

— C'est parfait, recouche-toi.

Pancrace tourna les talons, disparut derrière la porte et s'éroula aussitôt sur son lit, tandis que le professeur commençait à s'habiller dans le vestibule. Il passa son manteau d'été gris et mit sur sa tête un chapeau mou, puis, repensant à l'image dans le microscope posa les yeux sur ses caoutchoucs et resta quelques secondes à les regarder, comme s'il les voyait pour la première fois. Après quoi, il enfila le gauche et voulut mettre par-dessus le droit, qui ne voulut rien savoir.

— Quel hasard extraordinaire qu'il m'ait appelé, dit le savant, autrement je n'aurais rien remarqué. Mais qu'est-ce que cela présage ? Seul le diable le sait !...

Le professeur eut un petit sourire, cligna des yeux en regardant ses caoutchoucs, enleva le gauche et mit le droit.

— Mon Dieu. Il est même impossible d'imaginer toutes les conséquences...

Le professeur repoussa avec mépris le caoutchouc gauche qui l'agaçait à force de refuser de passer par-dessus le droit, et alla vers la sortie, chaussé d'un seul caoutchouc. Il perdit aussitôt un mouchoir et sortit en faisant claquer la lourde porte. Sur le perron, il chercha un bon moment ses allumettes en se battant les flancs, finit par les trouver et s'en alla dans la rue, une cigarette non allumée aux lèvres.

Le savant ne rencontra personne jusqu'à l'église. Arrivé là, le professeur leva la tête et arrima son regard au casque d'or. Le soleil en léchait voluptueusement un côté.

— Comment se fait-il que je ne l'ai pas aperçu plus tôt, quel hasard est-ce là ?... Fi, en voilà un imbécile ; baissant la tête, le professeur observa ses pieds différemment chaussés. — Hum... comment faire ? Retourner voir Pancrace ? Non, il n'y aura pas moyen de le réveiller. Ce serait dommage de jeter ce coquin-là. Il va falloir le prendre à la main. Il enleva le caoutchouc et le porta d'un air dégoûté.

Un trio arriva de la Pretchistenka à bord d'une vieille automobile. Deux d'entre eux étaient ivres et ils avaient sur les genoux une femme au maquillage voyant, en pantalons de soie bouffants à la mode de 1928.

— Eh, pépère ! cria-t-elle d'une voix grave et un peu rauque, alors, tu as bu ton autre caoutchouc², hein !

— On voit que le petit vieux a fait le plein à *L'Alcazar*, beugla l'ivrogne de gauche ; celui de droite se pencha à moitié hors de l'auto et cria :

— Dis, papa, la brasserie de nuit de la Volkhonka, elle est ouverte ? On y va !

Le professeur les regarda avec sévérité par-dessus ses lunettes, la cigarette lui échappa des lèvres et il oublia immédiatement l'existence du trio. Sur le boulevard Pretchistenki³, une percée lumineuse enflamma la coupole du Christ-Sauveur. Le soleil était levé.

Notes

1. Pour Ipatievitch, fils d'Ipati, russification du prénom grec Hypace, ou Hypatios.
2. Comprendre : tu l'as donné pour payer ta vodka.
3. Devenu en 1924 le boulevard Gogol : le texte a dû être écrit avant, ou atteste le fait que Persikov n'aime pas ces changements de nom, voir l'histoire du boulevard Herzen au chapitre I. La racine des mots en « prétchist » est la très sainte Vierge...

Chapitre III

PERSIKOV ATTRAPE LE RAYON

Voici de quoi il s'agissait. Quand le professeur avait approché son œil génial de l'oculaire, il avait, pour la première fois de sa vie, fait attention au fait qu'un rayon se détachait par sa largeur et sa brillance, au sein de la volute colorée. Ce rayon était rouge vif et ressortait de la volute comme une petite pointe, à peu près de la grosseur d'une aiguille.

Ce fut tout simplement un grand malheur que ce rayon eût retenu quelques secondes l'œil exercé du virtuose.

À l'intérieur, dans ce rayon, le professeur avait distingué quelque chose de mille fois plus important, quelque chose ayant bien plus de sens que le rayon lui-même, enfant précaire né par hasard d'un mouvement du miroir et de l'objectif du microscope. Son assistant ayant appelé le professeur, grâce à cela les amibes étaient restées une heure et demie sous l'action de ce rayon, et voici ce qui en était résulté : dans le disque, alors que les amibes grenues se trouvant en dehors du rayon gisaient, molles et sans force, là où passait le glaive rouge et acéré, d'étranges phénomènes se produisaient. La vie bouillonnait dans la mince bande rouge. Sortant leurs pseudopodes, les amibes grisâtres s'étiraient de toutes leurs forces en direction de la bande rouge, où elles revivaient littéralement comme par enchantement. Une force mystérieuse leur insufflait la vie. Elles s'attroupaient, luttant entre elles pour se faire une place et accéder au rayon. À cet endroit avait lieu une multiplication effrénée, c'est le terme adéquat. Brisant et renversant toutes les lois connues de Persikov comme les cinq doigts de sa main, elles bourgeonnaient sous ses yeux à la vitesse de l'éclair. Elles se divisaient à l'intérieur du rayon et, en deux secondes, chacune des deux parties devenait un organisme neuf. En quelques instants, ces organismes atteignaient une taille et une maturité suffisante pour donner à leur tour naissance à une nouvelle génération. Dans la bande rouge d'abord, puis dans le disque tout entier, l'espace commença à manquer et ce fut le début d'une lutte inévitable. Les amibes nouveau-nées se jetaient avec fureur les unes sur les autres, se mettaient en pièces et se dévoraient. Les cadavres de celles qui avaient péri dans cette lutte pour la vie stagnaient au milieu des nouvelles. Les plus fortes et les meilleures l'emportaient. Et elles étaient effrayantes, ces meilleures. D'abord, en volume, elles étaient environ deux fois plus grosses que des amibes ordinaires. Ensuite, elles se distinguaient par une sorte de vivacité particulière, et par une méchanceté extraordinaire. Leurs mouvements étaient impétueux, leurs pseudopodes beaucoup plus longs que des normaux, et

elles en usaient, soit dit sans exagération, comme les pieuvres le font de leurs tentacules.

Le deuxième soir, le professeur, blême et les traits tirés de n'avoir pris aucune nourriture, s'étant seulement excité à l'aide des grosses cigarettes qu'il roulait lui-même, étudia la nouvelle génération d'amibes, et le troisième soir, il se mit à l'étude de la source première du phénomène, c'est-à-dire du rayon rouge.

Le gaz chuintait doucement dans le bec Bunsen, le bruit feutré du trafic se faisait de nouveau entendre dans la rue, et le professeur, intoxiqué par sa centième cigarette, se renversa sur le dossier de son fauteuil tournant.

— Oui, à présent, tout est clair. Le rayon leur a donné un surcroît de vie. C'est un nouveau rayon que personne n'a étudié jusqu'ici, que personne n'a découvert. Ce qu'il faut éclaircir en premier lieu, c'est s'il est produit seulement par l'électricité, ou si le soleil peut aussi l'engendrer, marmonna Persikov pour lui-même.

Une autre nuit, et cela fut élucidé. Persikov attrapa trois rayons dans trois microscopes et ne put rien obtenir à partir du soleil ; il s'exprima ainsi :

— Il faut croire qu'il ne se trouve pas dans le spectre solaire... hum... bon, bref, il faut supposer qu'on peut seulement l'obtenir avec l'éclairage électrique. Il regarda avec amour le globe dépoli au plafond, réfléchit avec fougue et invita Ivanov à venir le rejoindre dans son cabinet. Il lui raconta tout et lui montra les amibes.

Le maître de conférences Ivanov fut stupéfait, complètement abasourdi : comment une chose aussi simple que cette flèche ténue n'avait-elle pas été remarquée plus tôt, sacrebleu ? Par n'importe qui, par exemple par lui, Ivanov, c'était réellement prodigieux ! Regardez donc...

— Regardez un peu, Vladimir Ipatitch ! disait Ivanov, collant avec effroi son œil à l'oculaire : que se passe-t-il ?! Elles croissent devant mes yeux... Regardez, regardez...

— Cela fait trois jours que je les observe, répondit d'un ton inspiré Persikov.

Il y eut ensuite entre les deux savants une discussion menant à cette conclusion : le maître de conférences Ivanov se chargeait de construire, à l'aide de lentilles et de miroirs, une chambre noire permettant d'obtenir ce rayon en dehors d'un microscope, et à plus grande échelle. Ivanov comptait bien, il en était même persuadé, que ce fût extrêmement simple. Il obtiendrait le rayon, Vladimir Ipatitch pouvait en être sûr. Une petite anicroche se produisit alors.

— Piotr Stepanovitch, quand je publierai ce travail, j'écrirai que c'est vous qui avez construit les chambres noires, déclara Persikov en sentant qu'il fallait dissiper la gêne.

— Oh, c'est sans importance... Cependant, bien sûr...

Et le petit accroc fut réparé sur-le-champ. À partir de ce moment, le rayon absorba Ivanov à son tour. Tandis que Persikov, amaigri et émâcié, passait ses jours et la moitié de ses nuits devant son microscope, Ivanov bricolait dans le cabinet de physique illuminé de lampes, occupé à combiner lentilles et miroirs avec l'aide d'un mécanicien.

Ayant adressé une demande au Commissariat à l'Instruction publique, Persikov reçut, en provenance d'Allemagne, trois colis contenant des miroirs biconvexes, d'autres biconcaves et mêmes quelques verres polis convexes-concaves. L'aboutissement final fut qu'Ivanov construisit la chambre noire et qu'il y attrapa

bel et bien le rayon rouge. Et il faut lui rendre cette justice, il l'attrapa de main de maître : le rayon devint consistant, d'un diamètre de quatre centimètres environ, acéré et puissant.

Le premier juin, la chambre noire fut installée dans le cabinet de Persikov, et il entreprit avec avidité des expériences sur des œufs de grenouilles éclairés par le rayon. Ces expériences donnèrent des résultats époustouflants. En quarante-huit heures, des milliers de têtards sortirent des œufs. Mais cela n'était encore rien : en vingt-quatre heures, les têtards grandirent de façon extraordinaire, devenant des grenouilles si méchantes et si voraces qu'une moitié d'entre elles fut bouffée par l'autre moitié. Mais les grenouilles survivantes se mirent à frayer sans aucun délai, et, en deux jours et en l'absence de tout rayon, donnèrent naissance à une génération nouvelle et absolument innombrable. Dans le cabinet du savant commença quelque chose d'indescriptible : les têtards en sortaient pour se répandre dans tout l'Institut, dans les terrariums et à même le sol, des chœurs retentissaient dans tous les coins, comme aux abords d'un marais. Pancrace, qui avait déjà sans cela une peur bleue de Persikov, ne ressentait plus à présent à son égard qu'une épouvante le rendant livide. Au bout d'une semaine, le savant sentit lui-même qu'il devenait fou. L'Institut se remplit d'une odeur d'éther et de cyanure de potassium qui fut bien près d'empoisonner Pancrace, ce dernier ayant enlevé inopportunément son masque. Le poison vint finalement à bout de l'exubérante génération paludéenne, et l'on put aérer les cabinets.

Persikov tint ce discours à Ivanov :

— Vous savez, Piotr Stepanovitch, l'action du rayon sur le deutoplasme¹ et sur l'ovule en général est surprenante.

Ivanov, gentleman froid et réservé, interrompit le professeur sur un ton inhabituel :

— Vladimir Ipatitch, pourquoi dissertez-vous sur de menus détails comme le deutoplasme ? Disons-le carrément : vous avez découvert quelque chose d'inouï.

Ce fut au prix d'un effort torturant qu'Ivanov réussit à accoucher de ces mots :

— Professeur Persikov, vous avez découvert le rayon de la vie !

Une faible rougeur colora les pommettes blêmes et non rasées de Persikov.

— Allons, allons, bredouilla-t-il.

— Vous allez vous faire un tel nom... reprit Ivanov, que la tête me tourne. Vous comprenez, Vladimir Ipatitch, poursuivit-il avec passion, à côté de vous, les héros de Wells ne sont que des balivernes. Je pensais déjà que ce n'étaient que des contes... Vous vous rappelez son livre *La Nourriture des dieux*² ?

— Ah, c'est un roman, répondit Persikov.

— Eh bien oui, Seigneur, combien célèbre !...

— Je l'ai oublié, répondit Persikov. Je me souviens de l'avoir lu, mais je l'ai oublié.

— Comment pouvez-vous ne pas vous en souvenir, regardez plutôt... Et Ivanov ramassa sur la table en verre une grenouille morte aux dimensions incroyables et au ventre gonflé. Elle gardait, par-delà la mort une expression de méchanceté sur le museau. — Enfin, c'est tout de même monstrueux !

Notes

1. Dans le texte : deutéroplasma. « Partie du cytoplasme renfermant des substances de réserve » (*Méd. Biol.* t. 1 1970)
2. Traduit en français sous le titre : *Place aux géants*. On peut en lire un résumé ici : <https://www.babelio.com/livres/Wells-Place-aux-geants/342496>

Chapitre IV

LA VEUVE DU POPE DROZDOV

Allez savoir pourquoi, par la faute d'Ivanov, ou simplement du fait que les nouvelles sensationnelles se répandent d'elles-mêmes dans l'atmosphère, toujours est-il que, d'un seul coup, on se mit à parler, dans le chaudron gigantesque de Moscou, du professeur Persikov et de son rayon. En passant, certes, et de façon très vague. La nouvelle de la découverte miraculeuse sautilla comme un oiseau blessé dans la capitale brillant de tous ses feux, tantôt disparaissant, tantôt repartant en flèche, jusqu'à la mi-juin, époque où parut en vingtième page du journal *Izvestia*¹, à la rubrique « Science et technique », un entrefilet parlant du rayon. Il y était dit de façon obscure qu'un célèbre professeur de la IV^e Université avait inventé un rayon accroissant de façon incroyable la vitalité des organismes inférieurs, et que des contrôles devaient encore être effectués sur ce rayon. Le nom du savant était bien sûr estropié, il était imprimé : « Pevsikov ».

Ivanov apporta le journal et montra l'entrefilet à Persikov.

— *Pevsikov*, grogna Persikov, affairé dans son cabinet autour de la chambre noire – et d'où vient que ces parasites soient au courant ?

Hélas, de voir estropier son nom ne sauva pas le professeur des événements qui s'ensuivirent, commençant dès le lendemain et dérégulant d'emblée la vie de Persikov.

Ayant frappé au préalable, Pancrace se montra dans le cabinet et remit à Persikov une somptueuse carte de visite satinée.

— Il est là, ajouta timidement Pancrace.

La carte portait, imprimé en caractères élégants :

Alfred Arkadiévitch Bronski

Collaborateur des revues moscovites
La lueur rouge, Le Piment rouge, La Revue rouge, Le Projecteur rouge,
et du journal *Moscou-Soir rouge*

— Envoie-le se faire voir, dit Persikov d'une voix monotone en jetant la carte sous la table.

Panrace tourna les talons, sortit et revint cinq minutes plus tard, le visage douloureux, tenant un deuxième exemplaire de la même carte.

— Te moquerais-tu de moi ? grinça Persikov, qui se fit menaçant.

— L'est du Guépéiou² répondit Panrace, devenant blême.

Persikov rafla d'une main la carte qu'il fut bien de déchirer en deux, tandis que son autre main lancer une pince sur la table. La carte portait ces mots rédigés d'une écriture fantasque :

« Je vous demande pardon et insiste pour que vous me receviez quelques instants, très estimé professeur, pour une affaire publique concernant la presse et le collaborateur de la revue satirique *Le Corbeau rouge*, éditions du Guépéou. »

— Amène-le ici, dit Persikov, le souffle coupé tout de suite après.

Derrière Panrace venait de surgir un jeune homme au visage gras et rasé de près. Il avait des sourcils frappants, constamment levés, tels ceux d'un Chinois, surmontant de petits yeux d'agate ne regardant pas une seconde l'interlocuteur en face. Il était habillé de façon irréprochable et portait des vêtements à la mode : un veston long, descendant jusqu'aux genoux, un large pantalon en forme de cloche et des souliers vernis d'une largeur exagérée, rappelant des sabots de cheval. Le jeune homme avait dans les mains une canne, un chapeau pointu et un bloc-notes³.

— Que désirez-vous ? demanda Persikov d'une voix qui fit aussitôt prendre la porte à Panrace. On a bien dû vous dire que j'étais occupé ?

Pour toute réponse, le jeune homme s'inclina deux fois devant le professeur, une fois du côté gauche et une fois du côté droit, puis ses petits yeux roulèrent dans tout le cabinet, et le jeune homme inscrivit aussitôt une marque sur son bloc-notes.

— Je suis occupé, dit le professeur en regardant d'un air dégoûté les petits yeux du visiteur, sans aucun résultat car les petits yeux restaient insaisissables.

— Je vous demande mille fois de m'excuser pour cette intrusion, très honoré professeur, dit le jeune homme d'une voix fluette ; je vous fais perdre de votre temps précieux, mais la nouvelle de votre formidable découverte, dont le retentissement est mondial, oblige notre revue à vous prier d'apporter quelques éclaircissements.

— Quoi mondial, de quels éclaircissements parlez-vous ? gémit Persikov, devenu tout jaune, d'une voix criarde. Je ne suis pas obligé de vous donner des explications, ni rien de tel... Je suis occupé... terriblement occupé.

— Sur quoi travaillez-vous donc ? demanda avec suavité le jeune homme en faisant une deuxième marque sur son bloc-notes.

— Mais je... que faites-vous ? Vous voulez publier quelque chose ?

— Oui, répondit le jeune homme qui se mit brusquement à écrire en toute hâte sur son bloc.

— Premièrement, je n'ai pas l'intention de publier quoi que ce soit avant d'avoir fini mon travail... Deuxièmement, d'où tenez-vous tout cela ?...

Persikov eut soudain l'impression de perdre pied.

— Est-ce vrai, ce qu'on annonce, que vous avez découvert le rayon d'une nouvelle vie ?

— De quelle nouvelle vie parlez-vous, qu'est-ce que c'est que ces sornettes ? s'emporta le professeur. Le rayon sur lequel je travaille est loin d'avoir été suffisamment étudié, on n'a rien encore découvert, en fait ! Il est possible qu'il élève l'activité vitale du protoplasme...

— De combien ? s'empessa de demander le jeune homme.

Persikov perdit définitivement contenance...

« Drôle de type. Quelle histoire, tout de même ! »

— En voilà des questions sans intérêt ! Disons, peut-être d'un facteur mille !...

Une joie rapace brilla fugitivement dans les petits yeux du jeune homme.

— Obtient-on des organismes gigantesques ?

— Mais non, rien de tel ! Bon, à vrai dire, les organismes que j'ai obtenus sont d'une taille inhabituelle, ils sont plus grands... Bon, ils possèdent certaines propriétés nouvelles... Mais l'essentiel, ici, n'est pas la taille, mais l'incroyable rapidité avec laquelle ils se reproduisent, dit pour son malheur Persikov qui prit peur aussitôt après. Le jeune homme avait couvert une page entière, il la tourna et se remit à écrire.

— Vous n'allez pas écrire ça ! fit entendre d'une voix sifflante un Persikov au désespoir, capitulant et se rendant compte qu'il était entre les mains du jeune homme. — Qu'est-ce que vous écrivez ?

— Est-il vrai qu'on puisse obtenir en quarante-huit heures, à partir d'œufs, deux millions de têtards ?

— À partir d'œufs en quelle quantité ? cria Persikov, voyant rouge à nouveau ; vous avez déjà vu un œuf... disons un œuf de rainette ?

— D'une demi-livre ? demanda le jeune homme sans s'émouvoir.

Persikov s'empourpra.

— Qui mesure de la sorte, sapristi ? Qu'est-ce que vous racontez ? Bon, évidemment, en prenant une demi-livre d'œufs de grenouille... alors, si vous voulez... bigre, oui, de cet ordre-là, peut-être même beaucoup plus !

Des diamants brillèrent dans les yeux du jeune homme qui noircit d'un seul trait une nouvelle page.

— Est-il vrai que cela va provoquer une révolution mondiale dans l'élevage ?

— En voilà une question de journaliste ! hurla Persikov ; et d'ailleurs, je ne vous autorise pas à écrire des âneries. Je vois à votre expression que vous êtes en train d'écrire des choses abominables !

— Je vous demande le plus instamment une photo, professeur, dit le jeune homme en refermant bruyamment son bloc-notes.

— Quoi ? Ma photo ? Pour vos petites revues ? À côté des diableries que vous écrivez ? Non, non, non... Et je suis occupé... Je vous prierai de me laisser !

— Une vieille, même. Et nous vous la rendrons sur-le-champ.

— Pancrace ! cria le professeur, fou de rage.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, dit le jeune homme, et il disparut.

Au lieu de Pancrace, on entendit derrière la porte un étrange et régulier grincement de machine, un choc métallique se répétant sur le plancher, et l'on vit entrer dans le cabinet un homme extraordinairement corpulent qui portait une blouse et un pantalon taillés dans du tissu pour couverture. Sa jambe gauche, artificielle, roulait et claquait, et il avait une serviette dans les mains. Son

visage rond et glabre, couvert comme une galantine d'une gelée jaunâtre, arborait un sourire affable. Il s'inclina de façon militaire devant le professeur puis se redressa, ce qui fit claquer sa jambe comme un ressort. Persikov en resta muet.

— Monsieur le Professeur, commença l'inconnu d'une voix agréable, un peu voilée, pardonnez à un simple mortel de violer votre retraite.

— Vous êtes reporter ? demanda Persikov. Pancrace !!!

— Nullement, monsieur le Professeur, répondit le gros bonhomme ; permettez que je me présente : capitaine au long cours et collaborateur du journal *Le Messenger de l'Industrie* près le Conseil des commissaires du peuple.

— Pancrace !!! cria Peersikov d'une voix hystérique, cependant que dans un coin, le téléphone émettait un signal rouge et produisait une sonnerie étouffée. — Pancrace ! répéta le professeur ; allo, j'écoute.

— Verzeihen Sie bitte, Herr Professor, grinça le téléphone en allemand, dass ich störe. Ich bin Mitarbeiter des "Berliner Tageblatt"...

— Pancrace ! cria le professeur dans le téléphone, bin momental sehr beschäftigt und kanne Sie deshalb, jetzt nicht empfangen⁵ !... Pancrace !!!

Les coups de sonnette à la grande entrée de l'Institut commencèrent à cette époque.

« Meurtre cauchemardesque rue Bronnaïa⁶ !!! » s'égosillaient des voix forcées et enroutées, se démenant au beau milieu des roues et des éclairs des phares sur le pavé échauffé par la journée de juin. « Maladie cauchemardesque des poules de la veuve de pope Drozdova, avec son portrait !... Découverte cauchemardesque, le rayon de la vie du professeur Persikov !!! »

Persikov se jeta en avant, passant presque sous une automobile, et attrapa d'un geste furieux un journal.

— C'est trois kopecks, citoyen ! cria le gamin qui, se faufilant dans la foule sur le trottoir se remit à brailler : »Le Soir rouge ! Découverte du rayon X !!! «

Abasourdi, Persikov déplia le journal et se colla à un réverbère. en haut à gauche en page deux, encadré en gras, un chauve au regard aveugle, aux yeux égarés et à la mâchoire pendante lui tomba sous les yeux, création artistique d'Alfred Bronski. « V. I. Persikov, celui qui a découvert l'énigmatique rayon rouge », annonçait la légende sous le dessin. Plus bas, sous le titre « Une énigme mondiale », l'article débutait ainsi :

« "Asseyez-vous", nous dit aimablement l'éminent savant Persikov... »

En-dessous de l'article se pavanait la signature : « Alfred Bronski (Alonzo) ».

Une lumière verdâtre s'éleva au-dessus du toit de l'université, en lettres de feu surgirent dans le ciel les mots *Le journal parlant*, et la foule envahit aussitôt la rue Mokhovaïa.

« "Asseyez-vous !!!" hurla soudain dans un haut-parleur sur le toit une voix grêle et désagréable au plus haut point, semblable à la voix d'Alfred Bronski, mais mille fois plus forte. "Asseyez-vous !!!", nous dit aimablement l'éminent savant Persikov ! Je voulais depuis longtemps présenter au prolétariat de Moscou les résultats de ma découverte... »

Un léger grincement mécanique retentit derrière le dos de Persikov, et quelqu'un le tira par la manche. En se retournant, il aperçut le visage rond et jaune du propriétaire de la jambe mécanique. Il avait les yeux larmoyants et ses lèvres tremblaient.

— À moi, monsieur le Professeur, vous n'avez pas souhaité présenter les résultats de votre stupéfiante découverte, dit-il tristement et avec un profond soupir. J'ai perdu quinze roubles.

Il regardait tristement vers le toit de l'université, gueule noire où se démenait l'invisible Alfred. Bizarrement, Persikov eut pitié du gros homme.

— Je ne lui ai jamais dit de s'asseoir ! grommela-t-il, attrapant avec haine les mots dans le ciel. C'est juste un effronté comme on en voit peu ! Vos voudrez bien me pardonner, mais, vraiment, quand on fait irruption alors que vous travaillez... Je ne dis pas cela pour vous, bien sûr...

— Vous pourriez peut-être me donner au moins la description de votre chambre noire, monsieur le Professeur ? dit avec une obséquiosité triste l'homme mécanique ; maintenant tout cela vous est égal...

« À partir d'une demi-livre d'œufs de grenouille, il naît une telle quantité de têtards qu'il est absolument impossible de les compter », rugissait l'homme invisible dans le haut-parleur.

« Tou-tou », faisait la voix assourdie des automobiles dans la rue Mokhovaïa.

« Ho-ho-ho... Voyez un peu ça, ho-ho-ho », bruissait la foule, tête en l'air.

— Vous entendez cette canaille ? Hein ? bougonna Persikov, frémissant d'indignation, à l'adresse de l'homme mécanique. Qu'en dites-vous ? Mais je vais déposer une plainte contre lui !

— C'est révoltant ! acquiesça le gros homme.

Un rayon violet extrêmement éblouissant vint blesser les yeux du professeur, et tout s'enflamma autour de lui : le réverbère, un bloc de pavés de bois, un mur jaune, des visages de curieux.

— C'est vous qu'on filme, monsieur le Professeur, chuchota, transporté, le gros homme qui se pendit à la manche du professeur comme un poids en fonte. Il y eut en l'air un crépitement.

— Ah, qu'ils aillent tous au diable ! s'exclama plaintivement Persikov en s'extrayant de la foule, le poids en fonte toujours accroché à lui. « Hep ! Taxi ! Rue Pretchistenka ! »

Un vieux tacot à la peinture écaillée, un modèle de 1924, fit entendre des borborygmes près du trottoir, et le professeur grimpa dans le landau en s'efforçant de détacher de lui le gros homme.

— Vous me gênez, bougonnait-il tout en protégeant ses yeux de la lumière violette avec ses poings.

« Vous avez lu ?! Ils gueulent quoi ?... Le professeur Persikov et ses mioches égorgés dans la rue petite-Bronnaïa !... » criait-on dans la foule aux alentours.

— Je n'ai pas de mioches, pas le moindre, enfants de putains ! vociféra Persikov, qui tomba soudain dans le champ d'un appareil noir qui le mitrailla de profil, la bouche ouverte et les yeux furibonds.

« Krrr... tou... krrr... tou, cria le taxi en se frayant un chemin dans la foule.

Le gros père s'était déjà installé dans le landau et tenait chaud, de côté, au professeur.

Notes

1. *Les Nouvelles*.
2. Pancrace écorche l'acronyme redoutable de la G. P. U., la police politique.
3. La description du personnage s'inspirerait, d'après Françoise Flamant, de l'apparence physique de l'écrivain levguéni Petrov, collègue de Boulgakov au journal *Goudok**, beau-frère de Valentin (Petrovitch) Kataïev et futur associé d'Ilia Ilf. Voir *Le Veau d'or*, sur ce blog.
* Voir <https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/281221/trois-textes-de-mikhail-boulgakov>
4. Le personnage du capitaine Stepanov s'inspire d'un autre collègue de Boulgakov,, qui avait une jambe artificielle (indication trouvée dans la préface de F. Flamant, j'ai pu retrouver cela en russe).
5. Les répliques en allemand sont, dans le texte, transcrites en cyrilliques. « Excusez-moi, je vous prie, de vous déranger, monsieur le Professeur. Je suis un collaborateur du journal *Berliner Tageblatt**... — Je suis très occupé en ce moment et je ne puis vous recevoir maintenant. » (traduction trouvée dans le bilingue Folio)
* https://fr.wikipedia.org/wiki/Berliner_Tageblatt
6. L'année précédente, en 1923, Boulgakov avait rédigé un article de presse au sujet d'un tueur en série à Moscou. C'est le troisième des textes dont il est question à la note 3.

Chapitre V

UNE HISTOIRE DE POULES

Dans une petite ville éloignée du centre , anciennement nommée Troïtsk, maintenant Stieklovsk, dans le district du même nom de la province de Kostroma¹, sur le petit perron d'une maison de l'ancienne rue Sobornaïa², maintenant rue Personalnaïa, sortit une femme avec un fichu sur la tête, portant une robe grise à fleurs d'indienne, qui fondit en larmes. Cette femme, la veuve du ci-devant archiprêtre de l'ex-cathédrale, le pope Drozdov, sanglotait si fort qu'une femme à la tête couverte d'un châte d'angora se montra bientôt à la fenêtre d'une petite maison de l'autre côté de la rue, et s'écria :

— Qu'as-tu, Stepanovna, ce serait-y ça encore ?

— La dix-septième ! répondit l'ex-épouse de Drozdov en sanglotant de plus belle.

— Ah non... se mit à geindre la femme au fichu, mais c'est quoi, tout de même ? Dieu est fâché contre nous, pour sûr ! Ça se peut-y qu'elle a crevé ?

— Mais tu n'as qu'à voir, Matriona, bredouillait la veuve du pope en sanglotant amèrement et bruyamment, regarde dans quel état elle est !

Le portillon gris et penchant de côté claqua, des pieds nus de femme se traînèrent sur les bosses poussiéreuses de la rue, et la veuve du pope, trempée de larmes, conduisit Matriona à sa basse-cour.

Il faut dire que la veuve du père Drozdov, archiprêtre décédé en 1926 par suite d'afflictions antireligieuses, avait, sans se décourager, créé un remarquable élevage de poules. La veuve s'était vue, aussitôt après que ses affaires eurent prospéré, imposée si fortement que l'élevage des poules aurait tourné court si de braves gens n'avaient pas conseillé à la veuve de déclarer aux autorités locales la formation d'un artel³ avicole. L'artel se composait de Drozdova elle-même, de sa fidèle servante Matriochka et de la nièce sourde de la veuve. L'impôt de celle-ci fut supprimé, et son élevage devint florissant au point qu'en 1928, dans la cour poussiéreuse bordée de cabanes à poules, on voyait jusqu'à deux cent cinquante poules, avec même des cochinchinoises parmi elles. Les œufs de la veuve faisaient leur apparition tous les dimanches au marché de Stieklovsk, ils se vendaient à Tambov et il arrivait qu'on les vît à Moscou, dans les vitrines de l'ex-magasin « Beurre et fromage Tchitchkine⁴ ».

Et voilà que la dix-septième poule brahmapoutre⁵ de la matinée, sa poule huppée⁶ préférée, errait dans la cour en vomissant.

« Err... rr.. our ho-ho-ho », faisait entendre la poule à huppe qui roulait des yeux tristes et révoltés, regardant le soleil comme pour la dernière fois. Devant le nez de la poule, le membre de l'artel Matriochka avançait à croupetons, portant une tasse d'eau.

— Ma hupette, ma mignonne... petit-petit-petit... bois un peu de la bonne petite eau, suppliait Matriochka qui cherchait avec sa tasse le bec de la poule huppée, mais celle-ci ne voulait pas boire. Le bec grand ouvert, elle levait la tête. Pour vomir du sang ensuite.

— Seigneur Jésus ! s'écria la visiteuse en se frappant les hanches, qu'est-ce qui se passe ? C'est du sang d'entrailles. J'le jure, je n'ai jamais vu une poule avoir des coliques comme un être humain.

Ce furent les dernières paroles d'adieu adressées à la poule à huppe, qui tomba brusquement sur le côté, donna un coup de bec impuissant dans la poussière et ferma les yeux. Puis elle se retourna sur le dos, les pattes en l'air, et s'immobilisa. Répandant l'eau de sa tasse, Matriochka se mit à pleurer comme une basse, ainsi que la veuve du pope – la présidente de l'artel –, tandis que la visiteuse lui chuchotait à l'oreille :

— Stepanovna⁷, on a jeté un sort à tes poules, j'en mettrais ma main au feu⁸. On n'a jamais vu ça ! Des maladies comme ça chez les poules, y en a pas ! Quelqu'un les aura ensorcelées, tes poules.

— Des ennemis de ma vie ! s'écria la veuve du pope en se tournant vers le ciel. Ils veulent donc ma mort ?

Un bruyant cocorico lui répondit, après quoi un coq efflanqué et au plumage en loques sortit d'un poulailler, allant de côté comme un ivrogne sortant avec agitation d'une brasserie. Il roula des yeux féroces dans leur direction, piétina sur place, déploya ses ailes tel un aigle, mais ne s'envola nulle part, il se mit à courir

en rond dans la cour comme un cheval à la corde. Au troisième tour, il s'arrêta, pris de nausées, puis se mit à grillonner et à râler, lança autour de lui des crachats sanguinolents, se renversa, braquant ses pattes comme des mâts vers le soleil. Un hurlement de femme retentit dans la cour. Venant des cabanes à poules, des gloussements inquiets, des battements d'ailes et tout un remue-ménage lui firent écho.

— Alors, ce n'est pas un sort ? triompha la visiteuse ; appelle le père Sergueï, qu'il vienne dire les prières.

À six heures du soir, alors que le soleil très bas étalait sa gueule enflammée au milieu des gueules des jeunes tournesols, dans la basse-cour, le père Sergueï, archiprêtre de la cathédrale, s'extrayait de son étole après avoir achevé de réciter le Te Deum. Les têtes des curieux dépassaient de la vieille palissade, ou se montraient aux fentes. La veuve affligée baisa la croix puis versa d'abondantes larmes sur un billet d'un rouble jaune canari et tout déchiré, avant de le remettre au père Sergueï, lequel fit alors observer en soupirant que le Seigneur était *fâché contre nous*. Sa mine indiquait qu'il connaissait très bien la raison de la colère du Seigneur, mais garderait cela pour lui.

Après quoi, la foule dans la rue se dispersa, et comme les poules se couchent tôt, personne ne sut que, dans le poulailler du voisin de la veuve Drozdova, trois poules et un coq avaient crevé en même temps. En vomissant de la même façon que les poules de Drozdova, mais en mourant sans bruit dans le poulailler clos. Le coq avait dégringolé la tête la première de son perchoir, et il était mort dans cette position. Pour ce qui est des poules de la veuve, elles crevèrent tout de suite après le Te Deum ; au soir, tout était paisible et mort dans les poulaillers, la volaille gisait par terre, raide et entassée.

Au matin, la ville se leva comme foudroyée, car l'histoire avait pris des proportions étranges et colossales. À midi, rue Personalnaïa, il n'y avait plus que trois poules en vie, dans une petite maison à l'extrémité de la rue, où l'Inspecteur des impôts du district louait un appartement, mais elles crevèrent également vers une heure. Vers le soir, la petite ville de Stieklovsk bouillonnait et bourdonnait comme une ruche, le terrible mot de « peste » roulant partout. Le nom de Drozdova se retrouva dans le journal local, *Le Combattant rouge*⁹, apparaissant dans un article intitulé : « Serait-ce donc la peste des poules ? », et, de là, la nouvelle parvint à Moscou.

La vie du professeur Persikov avait pris un tour étrange, plein d'inquiétude et d'émotions. Bref, il devenait tout bonnement impossible de travailler dans de telles conditions. Après en avoir fini avec Alfred Bronski, il lui fallut, le lendemain, dans son cabinet de l'Institut, couper le téléphone en laissant le récepteur décroché ; et le soir, en passant en tramway sur l'Okhotny riad¹⁰, le professeur se vit lui-même sur le toit d'une énorme bâtisse surmontée de l'inscription noire *Le Journal ouvrier*. Son image se morcelant, devenant verte et clignotant, on le voyait monter dans le landau d'un taxi, avec à sa suite, cramponnée à sa manche, la boule mécanique revêtue de sa couverture. Sur l'écran blanc installé sur le toit¹¹, le professeur se protégeait d'un rayon violet en mettant ses poings devant ses yeux. Puis surgit une inscription en lettres de feu :

À bord d'une auto, le professeur Persikov donne une explication à notre célèbre reporter, le capitaine Stepanov.

Et en effet : une automobile vacillante surgit devant l'église du Christ-Sauveur et suivit la rue Volkhonka, à l'intérieur se débattait le professeur, qui avait sur le visage l'expression d'un loup traqué.

« Ce ne sont pas des hommes, mais des espèces de diables », marmonna entre ses dents le zoologue qui suivit son trajet.

Le même jour, le soir, rentré chez lui rue Pretchistenka, le zoologue se vit communiquer par sa gouvernante des bouts de papier portant les numéros de téléphone des dix-sept personnes qui l'avaient appelé durant son absence, Maria Stepanovna lui déclarant en outre de vive voix qu'elle n'en pouvait plus. Près de déchirer les papiers portant les numéros, le professeur s'arrêta en voyant que l'un d'eux mentionnait : « Commissaire du peuple à la Santé publique ».

« Qu'est-ce donc ? s'étonna pour de bon l'étrange savant. Qu'est-ce qui leur prend ? »

Ce soir-là, à dix heures et quart, un coup de sonnette se fit entendre, et le professeur fut contraint de discuter avec un citoyen à la mise éblouissante. Le professeur le reçut grâce à sa carte de visite, sur laquelle se lisait, sans mention de quelque prénom ou nom de famille : « Représentant en chef des délégations commerciales étrangères auprès de la République des Soviets ».

« Que le diable l'emporte ! », rugit Persikov ; il jeta sa loupe et des diagrammes sur le drap vert et dit à Maria Stepanovna :

— Faites-le venir ici, dans mon cabinet, ce... représentant en chef.

— Que puis-je pour vous ? demanda Persikov sur un nom qui saisit un peu le *chef*. Persikov fit passer ses lunettes de la racine de son nez à son front, puis les fit redescendre et examina son visiteur. Ce dernier brillait de vernis et de pierres précieuses, et portait un monocle à l'œil droit¹². « Quelle odieuse trogne ! » se dit Persikov sans savoir au juste pourquoi.

Le visiteur s'y prit de loin, commençant par demander la permission d'allumer un cigare, à la suite de quoi Persikov l'invita avec beaucoup de répugnance à s'asseoir. Puis le visiteur s'excusa longuement d'être arrivé à une heure tardive : « Seulement... dans la journée, il n'y a jamais moyen d'attr... hi-hi... *pardon*¹³... de trouver chez lui monsieur le Professeur. » (en riant, le visiteur sanglotait comme une hyène)

— Oui, je suis occupé ! répondit Persikov d'un ton si bref que le visiteur eut une nouvelle contraction.

Il s'était tout de même permis de déranger le célèbre savant – Le temps, c'est de l'argent, comme on dit... le cigare ne gênait pas le professeur ?

— Mm-mm-mm, répondit Persikov. Il s'était donc permis...

— Ainsi, le professeur avait découvert le rayon de la vie ?

— Par pitié, de quelle vie parlez-vous ? Ce sont des inventions de journalistes ! s'anima Persikov.

— Ah non, hi-hi-hé...

Il comprenait parfaitement la modestie formant l'ornement véridique de tous les vrais savants... cela allait sans dire... Il y avait aujourd'hui des télégrammes... Dans de grandes villes du monde – Varsovie et Riga, par exemple –, on savait déjà tout à propos du rayon; Le nom du professeur Persikov était sur toutes les lèvres, dans le monde entier... le monde entier suivait, en retenant son souffle, les travaux

du professeur Persikov... Mais tout le monde savait parfaitement combien la situation des savants était difficile, en Russie soviétique. « *Entre nous soit dit*¹³... Il n'y a personne d'autre, ici ? » ... Malheureusement, ici, on ne savait pas apprécier à leur juste valeur les travaux scientifiques, voilà pourquoi il aurait aimé échanger quelques mots avec le professeur... Un État étranger proposait au professeur Persikov, de façon tout à fait désintéressée, de l'aider dans ses travaux de laboratoire. A quoi bon jeter ici des perles aux cochons, comme il est dit dans les Écritures¹⁴ ? Cet État savait la vie pénible qu'avait eue le professeur en 1919 et en 1920, du temps de cette, hi-hi... révolution. Bien entendu, le secret le plus rigoureux... le professeur ferait part des résultats de ses travaux à l'État en question, qui le financerait en contrepartie. Puisqu'il avait construit une chambre noire, on voudrait bien en connaître les plans...

Et le visiteur sortit de la poche intérieure de sa veste une liasse de billets d'une blancheur de neige¹⁵...

Ce n'était qu'une bagatelle : un acompte de 5 000 roubles, par exemple, que le professeur pouvait toucher à l'instant même... un reçu serait inutile... le professeur ferait même offense au représentant en chef, s'il parlait d'un reçu.

— Dehors ! hurla tout à coup Persikov, d'une façon si effrayante que les touches du piano, au salon, émirent un son dans les aigus.

Le visiteur s'évapora, au point que Persikov, tremblant encore de fureur, se demandait déjà, une minute plus tard, s'il avait vraiment été là, ou si ce n'était qu'une hallucination.

— Ce sont ses caoutchoucs ? brailla Persikov dans le vestibule, quelques instants après.

— *Le monsieur*¹⁶ les a oubliés, répondit Maria Stepanovna, toute tremblante.

— Jetez-les dehors !

— Comment les jeter ? *Le monsieur* va revenir les chercher.

— Remettez-les au Comité d'immeuble. Demandez un reçu. Que je ne voie plus ces caoutchoucs ! Des caoutchoucs d'espion, à eux de s'en occuper !...

Maria Stepanovna se signa et prit les superbes caoutchoucs¹⁷ et les apporta à l'entrée de service. Elle resta un moment derrière la porte, puis cacha les caoutchoucs dans le débarras.

— Vous les avez donnés ? tempêta Persikov.

— Oui oui.

— Le reçu.

— Oui, Vladimir Ipatitch. Seulement, le président ne sait pas écrire !...

— Je-veux-tout-de-suite-un-reçu. Que le premier fils de pute sachant écrire signe pour lui !

Maria Stepanovna se contenta de hocher la tête et revint au bout d'un quart d'heure avec ce billet :

« Reçu pour le fonds de la part du prof. Persikov 1 (une) pai. de caou. Kolessov. »

— Et c'est quoi, ça ?

— Un jeton, monsieur¹⁸.

Persikov piétina le jeton et cacha le reçu sous un presse-papiers. Après quoi, une pensée lui vint qui assombrit son front élevé. Il se rua sur le téléphone, appela l'Institut jusqu'à tirer Pancrace de son sommeil d'ivrogne et lui demanda : « Tout va bien ? » Pancrace se mit à grogner quelque chose dans l'appareil, en s'y

retrouvant, on pouvait juger que d'après lui, tout allait bien. Mais cela rassura Persikov juste une minute. Fronçant les sourcils, il se cramponna au téléphone pour y déclarer :

« Passez-moi cette, comment s'appelle-t-elle déjà, cette Loubianka¹⁹. Merci¹³... Lequel d'entre vous dois-je informer... je reçois la visite d'individus suspects qui portent des caoutchoucs, oui... Le professeur Persikov, de la IV^e Université... »

La ligne fut brusquement coupée, Persikov s'éloigna en jurant entre ses dents.

— Vous prendrez du thé, Vladimir Ipatitch ? s'informa timidement Maria Stepanovna en passant la tête dans le cabinet.

— Je ne prendrai aucun thé... Mm-mm-mm, et que le diable les emporte tous... puisqu'ils sont enragés, de toute façon.

Exactement dix minutes plus tard, le professeur reçut dans son cabinet d'autres visiteurs. L'un d'eux, agréable, replet et très poli, portait une modeste vareuse militaire couleur kaki et une culotte de cavalier. Il avait sur le nez un pince-nez perché comme un papillon de cristal. Toute sa personne évoquait un ange en bottes vernies. Le deuxième, très petit, terriblement lugubre, était en civil, tenue qui semblait d'ailleurs l'embarrasser. Le troisième se comporta d'une façon particulière, il n'entra pas dans le cabinet du professeur mais demeura dans la pénombre du vestibule. Éclairé et traversé de filets de fumée de tabac, le cabinet lui était du reste entièrement visible. Le visage de ce troisième visiteur, lequel était également en civil, s'ornait d'un pince-nez à verres fumés.

Les deux qui étaient rentrés dans le cabinet épuisèrent Persikov, ils ne faisaient que scruter la carte de visite, poser des questions sur les cinq mille roubles et lui demander à quoi ressemblait le visiteur.

— Que voulez-vous que j'en sache ? grommelait Persikov, une sale gueule, quoi. Un dégénéré.

— Il n'avait pas un œil de verre ? demanda le petit d'une voix enrouée.

— Allez savoir. En fait, non, pas d'œil de verre, il avait les yeux fuyants.

— Rubinstein ? risqua l'ange à voix basse, à l'adresse du petit en civil; Mais l'autre, sombre, fit de la tête un signe négatif.

— Rubinstein ne donne rien sans reçu, jamais, grommela-t-il. Ce n'est pas du Rubinstein, ce boulot. Nous avons affaire à quelqu'un de plus important.

L'histoire des caoutchoucs suscita le plus vif intérêt chez les visiteurs. L'ange prononça seulement, au téléphone du bureau de l'immeuble, ces quelques mots : « La Direction politique d'État²⁰ convoque à l'instant chez le professeur Persikov le secrétaire du Comité d'immeuble Kolessov, avec les caoutchoucs », et ledit Kolessov apparut séance tenante dans le cabinet, les caoutchoucs à la main.

— Vassenka²¹ ! appela l'ange, hélant d'une voix douce l'homme resté dans le vestibule. Celui-ci se leva avec indolence et se déhancha jusqu'au cabinet. Les verres fumés faisaient complètement disparaître ses yeux.

— Oui ? demanda-t-il, laconique et endormi.

— Les caoutchoucs.

Le regard des yeux fumés glissa sur les caoutchoucs, et il sembla alors à Persikov voir un instant briller de côté, sous les verres, des yeux non pas assoupis mais au contraire extrêmement affutés. Mais ils s'éteignirent aussitôt.

— Eh bien, Vassenka ?

Celui qu'on appelait Vassenka répondit avec indolence :

— Eh bien quoi ? Ce sont les caoutchoucs de Pelenjkowski.

Le fonds de l'immeuble fut aussitôt privé du cadeau que lui avait fait le professeur Persikov. Les caoutchoucs disparurent dans du papier journal. Extrêmement content, l'ange en vareuse se leva et se mit à serrer la main du professeur, il prononça même un petit speech selon lequel il était tout à l'honneur du professeur... Le professeur pouvait être tranquille... personne ne viendrait plus le déranger, ni à l'Institut ni à son domicile... on allait prendre des mesures, ses chambres noires ne couraient absolument aucun danger...

— Et vous ne pourriez pas fusiller les reporters ? demanda Persikov en regardant par-dessus ses lunettes.

Cette question égaya excessivement les visiteurs. Pas seulement le petit lugubre, même le fumé dans le vestibule eut un sourire. Étincelant et rayonnant, l'ange expliqua que ce n'était pas possible.

— Et cette canaille venue chez moi, qui était-ce ?

Là, ils cessèrent tous de sourire, et l'ange répondit évasivement que voilà, quelque affairiste de second ordre, ne valant pas la peine qu'on y fit attention... il demandait cependant avec insistance au professeur de garder le secret le plus complet sur ce qui s'était passé ce soir, là-dessus les visiteurs partirent.

Persikov revint dans son cabinet, retournant à ses diagrammes, mais il n'eut pas l'occasion de se mettre au travail. Le téléphone jeta son petit cercle de feu, et une voix féminine proposa au professeur, s'il le souhaitait, d'épouser une veuve intéressante et fouguese, avec un appartement de sept pièces. Persikov hurla dans l'appareil :

« Je vous conseille d'aller vous faire soigner chez le professeur Rossolimo... »

Là dessus, le téléphone sonna une deuxième fois.

Cette fois, Persikov s'attendrit quelque peu, car c'était quelqu'un du Kremlin, une personnalité assez connue, qui l'appelait, l'interrogeant longuement et avec intérêt au sujet de son travail et exprimant le désir de visiter son laboratoire. En s'écartant du téléphone, Persikov s'essuya le front et décrocha le récepteur²². Au même moment, dans l'appartement du dessus, d'effrayantes trompettes se mirent à tonner, cependant que s'envolaient les cris des Walkyries : le récepteur radio du directeur du Trust du drap avait capté le concert Wagner donné au Bolchoï. Sous les hurlements et le fracas tombant du plafond, Persikov annonça à Maria Stepanovna qu'il allait quitter Moscou²³, faire un procès au directeur, casser ce récepteur, puisqu'on voulait clairement le faire déguerpir. Il cassa une loupe et s'en alla dormir sur le divan de son cabinet, s'endormant bercé par la douce musique d'un pianiste célèbre, retransmise depuis le Bolchoï.

Les surprises se poursuivirent le lendemain. Arrivé en tramway à l'Institut, Persikov trouva sur le perron un citoyen inconnu de lui, en chapeau melon vert à la mode. L'autre regarda attentivement Persikov, sans lui poser de questions, ce qui fit que Persikov le supporta. Mais dans le vestibule, outre un Pancrace désarmé, un deuxième melon se leva pour l'accueillir, qui le salua poliment :

— Bonjour, citoyen professeur.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda d'une voix terrible Persikov, que Pancrace aidait à retirer son manteau.

Mais le melon apaisa vite Persikov en susurrant d'une voix très douce que le professeur s'alarmait inutilement. Le melon était précisément là pour épargner au professeur les visites d'importuns... le professeur pouvait être tranquille non seulement pour les portes, mais même pour les fenêtres de son cabinet. Sur ce,

l'inconnu rabattit un instant le bord de son veston et fit voir un insigne au professeur.

— Hum... tout de même, les choses sont bien faites, chez vous, mugit Persikov, qui ajouta naïvement : mais qu'est-ce que vous allez manger, ici ?

Le melon eut alors un sourire malicieux et lui expliqua qu'on viendrait le relever.

Les trois jours suivants se passèrent le mieux du monde. Le professeur reçut deux fois des visiteurs venant du Kremlin, et une autre fois, il eut la visite d'étudiants venant passer un examen. Les étudiants furent tous recalés, et on lisait sur leur visage la terreur superstitieuse que leur inspirait désormais Persikov.

« Faites-vous receveur de tramway ! La zoologie n'est pas pour vous », entendait-on en provenance du cabinet.

— Sévère ? demandait le melon à Pancrace.

— Hou là, que Dieu vous garde de lui, répondait Pancrace ; en cas qu'en y a un qui passe l'examen, il sort du cabinet les jambes flageolantes, le pauvre. Complètement vidé. Direction la brasserie, tout de suite.

Trois jours passèrent à ces petites affaires sans que le professeur s'en aperçut, mais le quatrième, il fut ramené à la vraie vie, à cause d'une petite voix glapissante montant de la rue :

« Vladimir Ipatitch ! » cria depuis la rue Herzen la voix, passant par la fenêtre ouverte du cabinet. La voix eut de la chance : Persikov s'était surmené ces derniers jours. Il était justement en train de se reposer, fumant assis dans son fauteuil, ses yeux rougis regardant faiblement dans le vague. Il n'en pouvait plus. C'est pourquoi il jeta avec une certaine curiosité un coup d'œil par la fenêtre et aperçut Alfred Bronski sur le trottoir. Le professeur reconnut tout de suite, à son chapeau terminé en pointe et à son bloc-notes, le possesseur de la carte de visite aux nombreux titres. Bronski s'inclina devant la fenêtre avec une tendresse respectueuse²⁴.

— Deux p'tites minutes, cher professeur, dit Bronski depuis le trottoir, en forçant sa voix. J'ai juste une petite question, et d'ordre purement zoologique. Je peux vous la poser ?

— Posez-la, répondit Persikov avec un laconisme teinté d'ironie, tout en se disant : « Tout de même, il y a quelque chose d'américain chez ce gremlin. »

— Que pourriez-vous dire pour les poules, cher professeur ? cria Bronski, les mains en porte-voix.

Ce qui stupéfia Persikov. Il s'assit sur le rebord de la fenêtre, puis le quitta, pressa un bouton et cria en pointant le doigt vers la fenêtre :

— Pancrace, fais monter le type sur le trottoir.

Lorsque Bronski se montra dans le cabinet, Persikov poussa l'aménité jusqu'à brailier :

— Asseyez-vous !

Et Bronski, souriant d'un air ravi, s'installa sur le tabouret tournant.

— Expliquez-moi une chose, je vous prie, lui dit Persikov, c'est vous qui écrivez, là-bas, dans vos journaux ?

— En effet, répondit respectueusement Alfred.

— Quelque chose m'échappe : comment pouvez-vous écrire, alors que vous ne savez pas parler russe ? C'est quoi, « deux p'tites minutes » et « pour les poules » ? Vous voulez sans doute me poser des questions *au sujet des poules* ?

Bronski eut un petit rire respectueux :

— Valentin Petrovitch fait les corrections.

— Qui est ce Valentin Petrovitch ?

— Le directeur de la partie littéraire.

— Bon, soit. D'ailleurs je ne suis pas philologue. Laissons votre Petrovitch. Que désirez-vous savoir au juste, à propos des poules ?

— Tout ce que vous pourrez me dire, professeur.

À ce moment, Bronski s'arma d'un crayon. Des étincelles de triomphe jaillirent dans les yeux de Persikov.

— C'est en vain que vous vous êtes adressé à moi, je ne suis pas spécialiste des volatiles. Vous feriez mieux de vous adresser à Léméliane Ivanovitch Portougalov, de l'Université I. Personnellement, je sais fort peu de choses...

Bronski eut un sourire ravi pour donner à comprendre qu'il avait saisi la plaisanterie du cher professeur. « Blague : fort peu ! » nota-t-il sur son bloc.

— Au demeurant, si ça vous intéresse, soit ! Les poules, ou encore les oiseaux à crête... sont un genre d'oiseaux appartenant à l'ordre des gallinacés²⁵. À la famille des faisans... dit Persikov d'une voix sonore, en regardant non pas Bronski mais au loin, à un auditoire présumé de quelque mille personnes... — à la famille des faisans... des phasianidés²⁵. Ce sont des oiseaux présentant une crête charnue et deux lobes sous la mâchoire inférieure... hum... bien qu'ils en aient parfois aussi un sous le menton²⁷... Bon, que dire encore. Les ailes sont courtes et arrondies... La queue est d'une longueur moyenne, un peu étagée, je dirais même en forme de toit, les plumes du milieu sont recourbées, falciformes... Pancrace... ramène de la salle des modèles le N° 705, le coq vu en coupe... mais vous n'en avez pas besoin ?... Pancrace, laisse le modèle... Je vous répète que je ne suis pas un spécialiste, allez voir Portougalov. Alors monsieur¹⁸, personnellement, je connais six espèces de poules sauvages... hum... Portougalov en sait davantage... vivant en Inde et sur l'archipel malais. Par exemple le coq bankiva ou Kazintou²⁸, on le trouve dans les contreforts de l'Himalaya, dans toute l'Inde, en Assam, en Birmanie... Le coq à queue fourchue ou *Gallus Varius*²⁹, qu'on trouve à Lombok, Sumbawa et Florès. Et, sur l'île de Java, nous avons le remarquable coq *Gallus Aeneus* ; au sud-est de l'Inde, je peux vous recommander le superbe coq de Sonnerat... Je vous montrerai plus tard un dessin. En ce qui concerne Ceylan, nous y trouvons le coq de Stanley, qu'on ne trouve plus nulle part ailleurs.

Assis, les yeux écarquillés, Bronski écrivait à toute vitesse.

— Il faut vous faire part d'autre chose ?

— J'aurais voulu apprendre quelque chose sur les maladies des poules, dit tout doucement Alfred.

— Hum, ce n'est pas moi le spécialiste... demandez à Portougalov... Enfin... il y a les cestodes, les trématodes, l'ixode galeux, l'acarien demodex, la tique des oiseaux, le pou des poules ou mallophage, les puces, le choléra des poules, l'inflammation diphtérique-striduleuse des muqueuses... la pneumoconiose, la tuberculose, les teignes des poules... ce n'est pas ça qui manque... (des étincelles jouaient dans les yeux de Persikov), les empoisonnements, par la ciguë, par exemple, les tumeurs, le rachitisme, la jaunisse, le rhumatisme, la spore d'Achorion Schönleini... une maladie très intéressante. Pendant l'affection, il se forme sur la crête de petites taches semblables à de la moisissure...

Bronski essuya la sueur sur son front avec un mouchoir de couleur.

— Et, à votre avis, professeur, quelle est la cause de la catastrophe actuelle ?

— Quelle catastrophe ?
 — Comment, alors vous n’avez pas lu, professeur ? s’étonna Bronski, qui sortit de sa serviette une feuille toute froissée des *Izvestia*.
 — Je ne lis pas les journaux, répondit Persikov en se renfrognant.
 — Mais pourquoi, professeur ? demanda gentiment Alfred.
 — Parce qu’ils publient des absurdités, répondit sans hésiter Persikov.
 — Vraiment, professeur ? murmura doucement Bronski en dépliant la feuille.
 — Qu’est-ce que c’est que ça ? dit Persikov, qui se leva, du coup. Les étincelles jouaient maintenant dans les yeux de Bronski. Il souligna d’un ongle vernis et effilé le titre d’une taille incroyable qui s’étalait sur toute la largeur de la page du journal :

Peste des poules dans la République

— Comment cela ? demanda Persikov en remontant ses lunettes sur son front...

Notes

1. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kostroma>
 Il y a dans le nom originel, Troïtsk, une référence à la Sainte-Trinité. Le nom substitué provient de celui de Stieklov (en français : Duverre), pseudonyme littéraire d’un journaliste et écrivain bolchevik d’origine juive, Nakhamkiss, né en août 1873 à Odessa, arrêté en 1938 et mort en prison en septembre 1941, de dénutrition et de dysenterie. Réhabilité en 1956.
2. Rue de la cathédrale...
3. Coopérative de production. Progressivement remplacé par les kolkhozes.
4. Alexandre Tchitchkine (1862-1949), entrepreneur russe, millionnaire, « Roi du lait ». Un temps émigré à Paris après la nationalisation de son entreprise en 1918, il retourna en Russie en 1922 – il avait avant 1917 rendu service à certains bolcheviks, dont Molotov – et refit des affaires pendant la NEP, tout en étant consultant pour le Commissariat au commerce ; un moment en disgrâce à la fin de la NEP et se retrouvant au Kazakhstan, il rebondit, fut consultant pour le Commissariat à l’industrie alimentaire, reprit du service dans l’industrie laitière pendant la guerre et fut décoré pour ses quatre-vingts ans...
5. <https://magazine.hortus-focus.fr/blog/2020/05/23/la-brahma-une-poule-facile/>
6. <https://poulailler-bio.fr/races-de-poules-a-huppe-ou-huppees/>
7. Depuis le début du chapitre, la voisine appelle la veuve du pope par son patronyme, ce qui est correct entre gens qui se connaissent.
8. Dans le texte : je mangerai de la terre.
9. Le rouge est partout : l’intention satirique de l’auteur est claire. Mis le fameux rayon est lui aussi rouge, les sous-entendus de l’auteur, par-delà l’inventivité « à la manière de Wells », vont prendre une coloration plus tragique. Boulgakov doit déjà ruminer son grand œuvre à venir...
10. Rue très anciennement le lieu où se tenait un marché à la volaille et au gibier. Okhota, c’est la chasse...

11. Rappelons que pour les bolcheviks, le cinéma était d'une importance extrême, conçu comme un instrument de propagande décisif.
12. L'auteur s'amuse, car il en portait un lui-même...
13. Dans le texte, simple transcription en cyrillique du terme français.
14. Matthieu, 7, 6. On parle plus souvent, en français de confiture donnée aux cochons...
15. Couleur des billets de vingt-cinq roubles.
16. Sans doute la meilleure façon de rendre le pluriel de déférence du texte russe, qui dit : « Ils les ont oubliés », au lieu de : « Il les a oubliés ».
17. Étrangement devenus ici des « bottillons de cuir » dans le Folio-bilingue...
18. Indiqué par l'initiale sifflée « S » apposée au mot « jeton ». Vieille notation de déférence – parfois ironique, mais pas ici.
19. Prison principale de Moscou, et siège de la police politique, sur la place du même nom – rebaptisée place Dzerjinski de 1926 à 1990, du nom du fondateur et premier chef de la *Tchéka*, devenue ensuite G.P.U., puis N.K.V.D. et finalement K.G.B.
20. La G.P.U.
21. Diminutif de Vassia (Vassili). La première syllabe est accentuée, cela se prononce : Vassinka. J'en profite (mieux vaut tard que jamais) pour signaler que le nom du professeur est accentué sur la première syllabe, il se prononce : Piérsikoff...
22. Pour ne plus être dérangé...
23. On trouve, dans le Folio bilingue cette précision : « pour aller au diable », que je ne retrouve pas sur Internet...
24. Je saute ici un paragraphe sans grand intérêt, uniquement rencontré dans le Folio bilingue... Il peut y avoir un conflit de versions, j'ai déjà rencontré ce problème en traduisant Tchekhov, qui faisait des corrections sur épreuve...
25. J'ai appris au passage qu'on disait de nos jours : « Galliformes ».
26. Phasianidae : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Phasianidae>
27. Une histoire de caroncules que je laisse aux éventuels spécialistes.
28. J'ai retrouvé le premier terme (coq doré), pas le deuxième...
29. Coq vert de Java. <https://mon-espace-nature.fr/le-coq-vert-de-la-jungle-ou-coq-de-javagallo-verde/>

Chapitre VI

MOSCOU EN JUIN 1928

La ville brillait¹, ses feux dansaient, s'éteignant et se rallumant. Sur la place des Théâtres² tournoyaient les phares blancs des autobus et les feux verts des tramways ; au-dessus de la bâtisse de l'ex-magasin *Muir et Mirrielees*³, au-dessus du neuvième⁴ étage qui y avait été surajouté, une femme électrique sautait en jetant une à une les lettres des mots *Crédit ouvrier*, eux aussi en couleurs. Une foule bourdonnante se pressait dans le square faisant face au Bolchoï, où, la nuit, jaillissait un jet d'eau polychrome. Et, au-dessus du Bolchoï, un gigantesque haut-parleur vociférait :

« Les vaccins antipoules de l'Institut vétérinaire de Lefortovo⁵ ont donné de brillants résultats. La quantité... de poules mortes a diminué de moitié aujourd'hui... »

Puis le timbre du haut-parleur changea, on y entendit quelque chose rugir, un filet de lumière verte commença à s'allumer et à s'éteindre au-dessus du théâtre, tandis que le haut-parleur se lamentait d'une voix de basse :

« Une commission extraordinaire de lutte contre la peste des poules⁶ a été formée, composée du Commissaire du peuple à la Santé publique, du Commissaire du peuple à l'Agriculture, du directeur de l'Élevage, le camarade Ptakha-Porossiouk⁷, des professeurs Persikov et Portougalov... et du camarade Rabinovitch !... Nouvelles tentatives de l'Intervention⁸ !... en relation avec la peste des poules ! », riait et pleurait, tel un chacal, le haut-parleur.

Des raies blanches et violettes enflammaient la rue des Théâtres, la Neglinnaïa et la Loubianka, dans le jaillissement des rayons de lumière, le hurlement des signaux sonores et les tourbillons de poussière. Des foules se pressaient contre les murs où de grandes affiches, éclairées par la lumière rouge vif des réflecteurs, annonçaient :

Il est interdit à la population, sous peine des poursuites les plus sévères, de consommer de la viande ou des œufs de volaille. Les négociants privés qui tenteraient d'écouler ces produits sur les marchés sont passibles de poursuites criminelles, avec confiscation de tous leurs biens. Tous les citoyens en possession d'œufs doivent les remettre immédiatement aux détachements locaux de la milice.

Sur l'écran disposé sur le toit du *Journal ouvrier*, des amas de poules montaient jusqu'au ciel, et des pompiers verdâtres, se morcelant dans une pluie d'étincelles, les arrosaient d'essence avec leurs lances. Puis des vagues rouges passaient sur l'écran, une fumée irréelle grossissait pour se fragmenter en volutes et en filets, et une inscription enflammée bondissait :

Incinération de cadavres de poules sur la Khodynka

Sous les enseignes « Commerce d'œufs. Qualité garantie », les fenêtres condamnées faisaient comme des ouvertures aveugles au beau milieu des vitrines brillantes des magasins ouverts jusqu'à trois heures du matin, avec une pause pour le déjeuner et le dîner. Très souvent, faisant hurler leurs sirènes et passant près des agents de la circulation, des voitures sur les flancs desquelles se lisait l'inscription *Ambulance des Services sanitaires de Moscou* doublaient en chuintant les lourds autobus.

« Encore un qui a bâfré des œufs pourris », bruissait la foule.

Rue des Lignes-de-le-Pétrovka¹⁰, le restaurant L'Empire, célèbre dans le monde entier, brillait de ses lanternes vertes et orange ; à l'intérieur, sur les guéridons, à côtés des téléphones portatifs, gisaient des cartons couverts de taches de liqueurs où se lisait :

Par ordre du Soviet de Moscou, pas d'omelettes. Nous avons des huîtres fraîches.

À *L'Ermitage*¹², où des lanternes chinoises faisaient briller leurs verroteries au sein d'une verdure étouffée et sans vie, sur l'estrade éclairée à vous crever les yeux, les chansonniers Schrams et Karmantchikov chantaient des couplets composés par les poètes Ardo et Argouïev¹³ :

Ah, maman, que vais-je faire,
Sans œufs ?

et ils faisaient grand bruit en dansant les claquettes.

Le théâtre du regretté Vsevolod Meyerhold, mort comme on sait en 1927¹⁴ lors de la mise en scène du *Boris Godounov* de Pouchkine, quand les trapèzes s'effondrèrent sous le poids des boyards dénudés, lança une enseigne électrique mouvante et multicolore annonçant la pièce de l'écrivain Ehrendorg *La Crève des poules* dans une mise en scène de Koukhtherman, élève de Meyerhold et metteur en scène émérite de la République. A côté, le théâtre de *L'Aquarium*, chatoyant de publicités flamboyantes et où brillait le corps d'une femme à moitié nue, dans la verdure de l'estrade, se déroulait, sous un tonnerre d'applaudissements, la revue de l'écrivain Lenivtsev, *Enfants de poules*¹⁵. Et dans la rue Tverskaïa, de petits ânes de cirque allaient à la queue leu leu, des lampions accrochés de chaque côté de leur museau, portant des pancartes brillantes où se lisait : « Reprise du *Chanteclerc* de Rostand au théâtre Korch¹⁶ ».

Les petits vendeurs de journaux hurlaient et rugissaient entre les roues des véhicules à moteur :

« Trouvaille cauchemardesque dans un souterrain ! La Pologne se prépare à une guerre cauchemardesque !!! Les expériences cauchemardesques du professeur Persikov !!! »

Au cirque ex-Nikitine¹⁷, sur la piste brune et grasse d'où montait une agréable odeur de fumier, le clown Bom, d'une lividité cadavérique, disait à Bim, tout gonflé dans son costume à carreaux d'hydropique :

- Je sais pourquoi tu es si triste !
- Et *pirquoi* ? piaillait Bim.
- Tu as enterré des œufs, et la milice du quinzième commissariat les a trouvés.
- Ha-ha-ha-ha, le cirque partait d'un rire qui glaçait le sang dans les veines, de joie et de tristesse, et agitait les trapèzes et la toile d'araignée¹⁸ sous l'antique chapiteau.
- Allez hop ! criaient les clowns d'une voix perçante, et un cheval blanc bien nourri apparaissait, portant debout sur son dos une merveilleuse beauté aux jambes sveltes, vêtue d'un maillot framboise.

Sans regarder personne, sans faire attention à quiconque, sans répondre aux coups de coude des prostituées, pas plus qu'à leurs invites pressantes et murmurées, seul et inspiré, auréolé de sa gloire soudaine, Persikov se frayait un chemin rue Mokhovaïa, en direction de l'horloge flamboyante du Manège¹⁹. Là, ne regardant rien, plongé dans ses pensées, il se heurta à un homme étrange, vêtu à

l'ancienne mode, et se fit très mal en enfonçant ses doigts dans l'étui à revolver en bois que l'homme portait, accroché à la ceinture.

— Ah zut ! piailla Persikov. Excusez-moi.

— C'est moi qui m'excuse, répondit le passant d'une voix désagréable, et ils arrivèrent tant bien que mal à se dégager l'un de l'autre, dans la cohue. En prenant la direction de la Pretchistenka, le professeur oublia aussitôt la collision.

Notes

1. Ce début rappelle un peu le souffle de Boris Pilniak dans *Le Conte de la lune non éteinte* (<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/210418/le-conte-de-la-lune-non-eteinte-boris-pilniak>). Cette évocation de Moscou en 1928 est une anticipation, puisque le texte est écrit à la fin de l'année 1924. Par ailleurs, cette histoire de peste aviaire a désormais de quoi nous parler au plus haut point...
2. On y trouve le Bolchoï, le Petit Théâtre et d'autres encore.
3. Firme commerciale créée à Saint-Pétersbourg par ces deux négociants écossais. Elle fit construire ce grand magasin à Moscou – bâti sur le modèle étatsunien, béton et armatures métalliques, ce qui était nouveau en Russie –, qui ouvrit ses portes à la fin 1891. La compagnie fut nationalisée en 1918, et le magasin prit le nom de TSOUM, acronyme de Magasin Central Universel en russe.
<https://fr.wikipedia.org/wiki/Tsoum>
4. Dixième dans le texte, car on compte le rez-de-chaussée comme premier étage.
5. District municipal de Moscou. Accent sur la deuxième syllabe, se prononce Lifortovo.
6. Le nom de cette commission est calqué sur celui, développé, de la Tcheka – voir la note 19 du chapitre V.
7. L'auteur s'amuse : *ptakha*, c'est l'oisillon, et *porossiok* le porcelet...
8. Renvoie à l'Intervention allée pendant la guerre civile, les Alliés étant soupçonnés de tout faire pour saper le régime.
9. Prairie au nord-ouest de Moscou, marquée par une tragédie à la fin du dix-neuvième siècle : https://fr.wikipedia.org/wiki/Trag%C3%A9die_de_Khodynka
10. Rue reliant les rues Neglinnaïa et Petrovka, en plein centre de Moscou.
11. Restaurant qui s'appela d'abord *La Russie*, puis *L'Empire*, ensuite *L'Élite* puis *L'Aurore* après octobre 1917, et devenir en 1958 l'hôtel-restaurant *Budapest*, sans doute une façon pour le pouvoir soviétique d'affirmer que la parenthèse de Budapest (1956) était close...
12. Jardin fondé au centre de Moscou par le mécène Iakov Chtchoukine (appartenant à une grande famille de marchands, dont le collectionneur d'art Sergueï Chtchoukine) à la fin du dix-neuvième siècle. Théâtre et musique, cinéma en plein air ensuite. Le MKhAT (Théâtre d'Art de Moscou) y fut ouvert, on y joua *La Mouette* et *La Cerisaie*...
13. Pour Argo et Adouïev (Abram Argo et Nikolai Adouïev), couple de poètes-chansonniers célèbre à l'époque. Boulgakov leur met dans la bouche une parodie d'Alexandre Vertinski*, compositeur et interprète fort populaire à l'époque (d'après une note trouvée dans le Folio bilingue).
* https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre_Vertinski
14. L'auteur règle, sur un mode comique, quelques comptes, il le fera à plus vaste échelle dans son texte à clés *Le Roman théâtral*. Meyerhold, avec lequel il ne s'entendait pas,

ne mourut qu'en 1940, victime des purges staliniennes, et ce texte, écrit en 1924, évoque par avance *Moscou en juin 1928* ! Il pensa un temps monter Boris Godounov, mais le projet n'aboutit pas. Le nom « Ehrendorg » est une allusion à Ilya Ehrenbourg, dont Meyerhold venait de créer une pièce, avec le concours de B. Kellerman.

L'Aquarium est un autre jardin de Moscou. « Lenivtsev » renvoie à un chansonnier de l'époque, Nikolai Agnivitsev. On peut consulter à ce sujet : <https://fr.growthlittleones.com/8827335-around-bulgakov-curiy-dokh-and-theatrical-reminiscences> .

(recherches faites à partir d'une note due à Françoise Flamant)

15. Ce qui signifie « enfants de salauds », de même que je traduis habituellement le classique « fils de chienne » par notre « fils de pute »...
16. https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9%C3%A2tre_Korch
17. Grande famille de gens du cirque. Ouvert en 1886, nationalisé en 1919. Boulgakov aimait le cirque, on retrouve cela dans *Cœur de chien* : <https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/120220/coeur-de-chien-mikhail-boulgakov>
18. Les traductrices du Folio bilingue interprètent le texte et proposent : « les trapèzes et les cordes »...
19. https://fr.wikipedia.org/wiki/Man%C3%A8ge_de_Moscou

Chapitre VII

ROKK¹

Allez savoir si c'était dû à l'excellence des vaccins de l'Institut vétérinaire de Lefortovo, à l'habileté des détachements venus de Samara, à l'efficacité des mesures sévères prises à l'encontre des accapareurs d'œufs de Kalouga et de Voronej, ou enfin à la réussite de la commission extraordinaire formée à Moscou : il est clairement établi, en tout cas, que deux semaines après la dernière entrevue de Persikov avec Alfred, pour ce qui était des poules, le nettoyage avait été entièrement fait dans l'Union des Républiques². Il traînait bien encore, de-ci de-là, dans les petites basses-cours de bourgs de district, des plumes de poule orphelines, qui faisaient monter les larmes aux yeux, et, dans les hôpitaux, les derniers goinfres se rétablissaient, en finissant avec les diarrhées sanglantes et les vomissements. Par bonheur, on ne comptait pas plus d'un millier de morts dans toute la République. Cela n'avait pas non plus causé de grands désordres. À vrai dire, il s'était bien trouvé un prophète, à Volokolamsk, pour déclarer que l'épizootie avait été provoquée par les Commissaires et personne d'autre, mais il n'eut pas beaucoup de succès. Au marché de Volokolamsk, on assomma quelques miliciens prenant leurs poules à des paysannes, et le bureau des Postes et Télégraphes local eut ses vitres cassées. Par bonheur, les autorités de Volokolamsk,

expéditives, prirent des mesures qui firent que premièrement, le prophète cessa ses activités, et deuxièmement les vitres du bureau de Poste furent remplacées.

Arrivée dans le Nord jusqu'à Arkhangelsk et Sioumkine-le-hameau³, la peste s'arrêta d'elle-même pour la simple raison qu'elle ne pouvait continuer nulle part : il est de notoriété publique qu'on ne trouve pas de poules en mer Blanche. Elle s'arrêta également à Vladivostok, vu qu'au-delà, c'était l'océan. Au Sud, elle se perdit dans les étendues brûlées d'Ordoubat, de Djoulfa et de Karaboulak⁴, et, à l'Ouest, elle resta de façon étonnante aux frontières de la Pologne et de la Roumanie, sans les franchir. Question de climat, peut-être, ou alors ce furent les cordons sanitaires établis par les gouvernements des États voisins qui jouèrent leur rôle ; le fait est que la peste n'alla pas plus loin. La presse étrangère commentait avec une bruyante avidité l'épizootie – du jamais vu –, cependant que le gouvernement des Républiques soviétiques travaillait sans bruit et sans relâche. La commission extraordinaire de lutte contre la peste des poules changea de nom, devenant la commission extraordinaire affectée au relèvement et à la renaissance de l'élevage des poules dans la République ; augmentée d'une nouvelle troïka⁵ extraordinaire, elle comptait seize collègues. L'association Dobrokour⁶ fut créée, où entrèrent Persikov et Portougalov en qualité de vice-présidents d'honneur. Dans les journaux, des titres annonçaient sous leurs portraits : « Achat massif d'œufs à l'étranger » et « M. Hughes⁷ veut faire avorter notre campagne⁸ des œufs ». Un article fielleux du journaliste Koletchkine retentit dans tout Moscou, qui se terminait ainsi : « Ne louchez pas sur nos œufs, monsieur Hughes : vous avez les vôtres ! »

Le professeur Persikov s'était surmené à en être complètement épuisé, ces trois dernières semaines. L'histoire des poules l'avait sorti de son train-train en le chargeant d'un double fardeau. Il dut travailler des soirées entières lorsqu'une commission des poules tenait séance, et endurer de temps à autre de longs entretiens tantôt avec Alfred Bronski, tantôt avec le gros père mécanique. Il lui fallut, de concert avec le professeur Portougalov, le maître de conférences Ivanov et un nommé Bornhart, disséquer des poules et pratiquer des examens au microscope, dans le but de chercher les bacilles de la peste, et même rédiger à la hâte, en trois jours, une brochure intitulée : *Les altérations du foie chez les poules atteintes de la peste*.

Ce travail sur les poules n'enfiévrerait pas particulièrement Persikov, ce qui est bien compréhensible : il avait la tête remplie d'autre chose, d'une importance fondamentale, de l'étude à laquelle la catastrophe des poules l'avait arraché, celle du rayon rouge. Achevant de ruiner une santé déjà délabrée, prenant sur son temps de sommeil et sur celui des repas, ne rentrant pas, certains soirs, rue Pretchistenka, mais s'endormant sur le divan de faux cuir, dans son cabinet à l'Institut, Persikov s'affairait des nuits entières au microscope et dans sa chambre noire.

Vers la fin juillet, la tension diminua. L'activité de la commission rebaptisée reprit un cours normal, et Persikov retourna à son travail perturbé jusque là. Les microscopes virent arriver de nouvelles préparations, tandis que dans la chambre, des œufs de poisson et de grenouille mûrissaient à une vitesse fantastique. un aéroplane lui apporta de Königsberg⁹ des verres commandés tout spécialement, et, dans les derniers jours de juillet, surveillés par Ivanov, des mécaniciens équipèrent deux nouvelles chambres noires de grandes dimensions, dans

lesquelles le rayon atteignit à sa base la largeur d'un étui à cigarettes, avec un évasement¹⁰ final d'un bon mètre. Se frottant joyeusement les mains, Persikov se mit à préparer de mystérieuses et complexes expériences. Il commença par téléphoner au commissaire du peuple à l'Instruction publique¹¹ pour se mettre d'accord avec lui, et l'appareil lui coassa dans l'oreille, lui assurant aimablement son concours plein et entier, après quoi, toujours par téléphone, Persikov contacta le directeur de l'Élevage à la Commission suprême, le camarade Ptakha-Porossiouk¹². Celui-ci lui témoigna l'attention la plus chaleureuse. Il s'agissait d'une grosse commande passée à l'étranger pour le professeur Persikov. Au téléphone, Ptakha dit qu'il allait immédiatement télégraphier à Berlin et à New-York. Après quoi, on voulut savoir au Kremlin où en était Persikov de ses travaux, et une voix impérieuse et affectueuse lui demanda s'il ne lui fallait pas une automobile.

— Non, je vous remercie. Je préfère prendre le tramway, répondit Persikov.

— Tiens, pourquoi donc ? demanda la voix mystérieuse avec un petit rire indulgent.

On s'adressait en général à Persikov soit avec un respect craintif, soit avec un petit sourire tendrement railleur, comme s'il eût été un enfant, certes physiquement très développé.

— Ça va plus vite, répondit Persikov, et la voix de basse sonore dit alors dans le téléphone :

— Eh bien, comme vous voudrez.

Il s'écoula encore une semaine, qui vit Persikov délaisser de plus en plus les problèmes des poules en train de s'apaiser, et se plonger exclusivement dans l'étude du rayon. Les nuits d'insomnie et le surménage lui avaient donné la tête claire, pour ainsi dire légère et transparente. Les cernes rouges ne quittaient plus ses yeux, désormais, et il passait presque toutes ses nuits à l'Institut. Une fois, il abandonna son refuge zoologique pour faire une conférence, dans l'immense salle de la Tsékoubou¹³, rue Pretchistenka, sur le thème de son rayon et de son effet sur l'ovule. Conférence qui fut un triomphe colossal pour l'excentrique zoologiste. Dans la salle à colonnes, les applaudissements faisaient tomber quelque chose qui s'écroulait des plafonds, et les lampes à arc grésillantes inondaient de lumière les smokings noirs des tsékoubistes et les robes blanches des femmes. Sur l'estrade, sur une table en verre à côté de la chaire, ayant du mal à respirer et devenant grisâtre, une grenouille humide de la taille d'un chat siégeait sur un plat. Des gens lançaient des papiers vers l'estrade. Parmi eux, sept billets doux que Persikov déchira. Le président de la Tsékoubou le traîna de force sur l'estrade pour le faire saluer l'assistance. Persikov salua avec agacement, il avait les mains moites de sueur et sa cravate noire ne se trouvait pas sous son menton mais derrière son oreille gauche. Il avait devant lui des centaines de visages jaunes et de plastrons blancs noyés dans la brume et les vapeurs des respirations, et tout à coup un étui de pistolet jaune se montra fugitivement, avant de disparaître derrière la blancheur d'une colonne. Persikov le perçut vaguement, puis l'oublia. Mais, en s'en allant après la conférence, en descendant les marches, couvertes d'un tapis framboise, de l'escalier, il se sentit soudain mal. Un voile noir cacha un instant le brillant lustre du vestibule, et il se sentit vaguement nauséux.... Il sentait comme une odeur de brûlé, il lui sembla qu'un sang gluant et chaud lui dégoulinait dans le cou... Le professeur agrippa la rampe d'une main tremblante.

— Ça ne va pas, Vladimir Ipatitch ? s'empressèrent de demander, de tous côtés, des voix inquiètes.

— Si, si, répondit Persikov en reprenant ses esprits. C'est juste de la fatigue... oui... Voulez-vous me donner un verre d'eau ?

C'était une journée d'août très ensoleillée. Ce qui gênait le professeur, qui avait donc baissé les stores. Un réflecteur unique, monté sur un pied flexible, envoyait un faisceau de vive lumière sur une table de verre encombrée d'instruments et de verres. Ayant repoussé le dossier de son fauteuil pivotant, à bout de forces, Persikov fumait en regardant à travers le rideau de fumée, de ses yeux morts de fatigue mais contents, la porte entrouverte de la chambre noire où reposait paisiblement la gerbe rouge du rayon, qui réchauffait encore un peu plus l'air déjà étouffant et sentant le renfermé du cabinet.

On frappa à la porte.

— Eh bien ? demanda Persikov.

La porte grinça légèrement et Pancrace entra. Il mit les mains sur la couture de son pantalon et, blême de peur devant la divinité, dit :

— Monsieur le professeur, quelqu'un vient pour vous. L'est arrivé Rokk.

Un simulacre de sourire se montra sur les joues du savant. Les yeux étrécis, il déclara :

— C'est intéressant. Seulement, je suis occupé.

— L'monsieur dit¹⁴ qu'il vient avec un papier officiel du Kremlin.

— Le Destin¹, venu avec un papier ? Voilà une combinaison rare, proféra Persikov. — Eh bien, amène-le moi !

— À vos ordres, monsieur¹⁵, répondit Pancrace en disparaissant comme une couleuvre derrière la porte.

Celle-ci grinça de nouveau quelques instants plus tard, et un homme apparut sur le seuil. Persikov fit grincer la vis de son fauteuil et, regardant derrière son épaule, braqua son regard, par-dessus ses lunettes, sur le nouveau venu. Persikov était trop éloigné de la vie – elle ne l'intéressait pas –, mais le trait principal, essentiel, de l'homme qui venait d'entrer lui sauta aux yeux, même lui le remarqua. Il était étrangement habillé à l'ancienne mode. En 1919, cet homme aurait été parfaitement à sa place dans les rues de la capitale ; il eût encore été acceptable au début de 1924, mais en 1928, il faisait bizarre. Alors que même la fraction la plus arriérée du prolétariat – les boulangers – portait le veston, alors que la tunique était devenue une rareté à Moscou, une tenue démodée, définitivement abandonnée à la fin de l'année 1924, le nouveau venu portait un blouson de cuir croisé, un pantalon vert, des bandes molletières et des bottines, et sur le côté un énorme Mauser, un modèle ancien¹⁶ dans un étui jaune. Sa figure produisit sur Persikov la même impression que sur tout le monde : une impression extrêmement désagréable. Ses petits yeux se posaient partout avec à la fois un air d'étonnement et d'assurance, et il y avait quelque chose de désinvolte dans ses jambes courtes et ses pieds plats. Persikov se renfrogna aussitôt. Il fit impitoyablement grincer son fauteuil tournant et, regardant le nouveau venu non plus par-dessus ses lunettes, mais à travers elles, dit :

— Vous avez un papier ? On peut le voir ?

Il était clair que l'homme était abasourdi par ce qu'il voyait. D'ordinaire, il ne se troublait pas facilement, mais ce fut le cas cette fois. À en juger par ses petits yeux, ce qui le frappa avant le reste, ce fut la bibliothèque à douze rayons, montant jusqu'au plafond et bourrée de livres. Et puis, bien sûr, les chambres noires où, comme en Enfer, scintillait le rayon framboise grossi par les lentilles. Et Persikov lui-même, qui restait dans la pénombre à côté de l'aiguille acérée du rayon tombant du réflecteur, avait un air assez étrange et majestueux, dans son fauteuil pivotant. Le nouveau venu fixa sur lui un regard dans lequel jouaient, à travers son aplomb, des étincelles de respect, ne lui présenta aucun papier et déclara :

— Je suis Alexandre Semionovitch Rokk !

— Oui monsieur¹⁷, et alors ?

— On m'a nommé directeur du sovkhoze¹⁸ modèle « Le Rayon rouge », expliqua-t-il.

— Et puis, monsieur ?

— Voilà, j'ai pour vous, camarade, une communication secrète.

— Il m'intéresserait d'en prendre connaissance. Brièvement, si possible.

Le nouveau venu déboutonna sa veste et sortit un ordre dactylographié sur un papier fort et superbe. Il le tendit à Persikov. Et s'assit, sans demander la permission, sur un tabouret tournant.

— Faites attention à la table, dit Persikov avec haine.

L'homme jeta un regard d'effroi à la table au bout de laquelle, dans un trou sombre et humide, des yeux brillaient d'une lueur sans vie, comme des émeraudes. On avait froid dans le dos en les voyant.

À peine Persikov eut-il lu le papier qu'il se leva de son tabouret et se rua sur le téléphone. Quelques secondes plus tard, il parlait déjà à toute vitesse, au plus haut point exaspéré :

— Excusez-moi... Je ne comprends pas... Enfin, tout de même, comment ? Je... sans mon accord, sans me demander mon avis... Tout de même, il va nous fabriquer le diable sait quoi !!!

L'inconnu se retourna alors sur son tabouret, l'air très vexé.

— Je vous demande pardon, commença-t-il, je suis le dir...

Mais Persikov agita devant lui son doigt replié en crochet et poursuivit :

— Excusez-moi, je ne comprends pas... Sachez que je proteste catégoriquement. Je ne donne pas mon aval à des expériences sur des œufs... Tant que je n'y aurai pas procédé moi-même...

L'appareil transmit des coassements et des tapotements, on comprenait, même de loin, que la voix dans le combiné exprimait une indulgence condescendante, comme parlant à un petit enfant. À la fin, Persikov, empourpré, raccrocha bruyamment et dit au mur près de l'appareil :

— Je m'en lave les mains¹⁹.

Il retourna à la table, ramassa le papier dessus, le relut de haut en bas à travers ses lunettes et rugit soudain :

— Pancrace !

Pancrace se montra sur le seuil, comme surgi d'une trappe, à l'opéra. Persikov le regarda et aboya :

— Fiche-moi le camp, Pancrace !

Et Pancrace, sans montrer le moindre étonnement, s'évapora.

Persikov revint alors à son visiteur et lui dit :

— Soit, monsieur... Je m'incline. Cela ne me regarde pas. Du reste, cela ne m'intéresse pas.

Le nouveau venu fut davantage étonné que vexé.

— Je vous demande pardon, commença-t-il, c'est tout de même vous, camarade... ?

— Qu'est-ce que vous avez, avec vos « camarade » par-ci, « camarade » par-là ? grommela Persikov, assombri, avant de se taire.

Le mot « Pourtant » se dessina sur le visage de Rokk.

— Je vous dem...

— Bon, alors, monsieur, si vous le voulez bien, l'interrompit Persikov. Voici une lampe à arc. Grâce au déplacement de l'oculaire – Persikov envoya une pichenette au couvercle de la chambre noire, pareil à un appareil photo –, vous obtenez un faisceau que vous pouvez concentrer grâce au déplacement des objectifs, voici le n° 1, et le miroir n° 2 – Persikov éteignit le rayon, puis le ralluma sur le fond de la chambre en amiante –, et sur le fond, à l'intérieur du rayon, vous pouvez placer tout ce qu'il vous plaît et faire des expériences. Extraordinairement simple, n'est-ce pas ?

Persikov voulait manifester son ironie et son mépris, mais le nouveau venu ne s'en aperçut pas, tant il examinait la chambre noire avec attention, les yeux brillants,

— Seulement je vous préviens, reprit Persikov, il ne faut pas fourrer les mains sous le rayon, parce que, d'après mes observations, il provoque la croissance de l'épithélium... Croissance maligne ou pas, je n'ai malheureusement pas encore pu l'établir.

Le visiteur s'empressa de cacher ses mains derrière son dos en faisant tomber du coup sa casquette de cuir, et il jeta un coup d'œil aux mains du professeur. Elles étaient tout brûlées par l'iode, et la droite avait un bandage au poignet.

— Et vous alors, comment faites-vous, professeur ?

— Vous pouvez acheter des gants de caoutchouc chez Schwabe rue Kouznetski Most²⁰, répondit le professeur avec irritation. Je ne suis pas obligé de m'en occuper.

À ce moment, Persikov regarda son visiteur comme à travers une loupe :

— D'où sortez-vous ? Et puis... pourquoi vous ?

Rokk finit par se vexer pour de bon.

— Je vous dem...

— Il faut tout de même savoir de quoi il retourne !... Pourquoi vous cramponnez-vous à ce rayon ?

— Parce que c'est une affaire de la plus haute importance...

— Aha. De la plus haute ? Dans ce cas... Pancrace !

Et quand Pancrace se montra :

— Attends un peu, que je réfléchisse.

Pancrace disparut docilement.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, dit Persikov, c'est : pourquoi une telle précipitation, et un tel secret ?

— Vous me déroutez, professeur. Vous êtes quand même au courant que toutes les poules ont crevé, de la première à la dernière.

— Et alors ? hurla Persikov, vous voulez quoi, les ressusciter instantanément, c'est ça ? Et pourquoi à l'aide d'un rayon qu'on n'a pas encore étudié ?

— Camarade professeur, répondit Rokk, vous me sidérez, ma parole ! Je vous dis que nous devons absolument remettre sur pied l'élevage des poules, parce qu'à l'étranger on écrit sur nous toutes sortes de saletés. Voilà.

— Laissez-les écrire...

— Bon, vous savez, dit Rokk d'un air énigmatique en hochant la tête.

— J'aimerais bien savoir qui a eu l'idée de produire des poules à partir d'œufs...

— C'est moi, répondit Rokk...

— Houhou... C'est donc ça, monsieur... Et, si je peux savoir, pourquoi cela ? D'où tenez-vous les propriétés du rayon ?

— J'étais à votre conférence, professeur.

— Je n'ai encore rien fait avec des œufs !... Je m'y prépare seulement !

— Je vous jure que ça marcher ! dit soudain Rokk avec une cordiale conviction. Votre rayon est si illustre qu'il peut au moins produire des éléphants, et pas seulement des poussins.

— Vous savez quoi, déclara Persikov, vous n'êtes pas zoologiste ? Non ? Dommage... vous auriez pu faire un expérimentateur très audacieux... Oui... mais vous risquez d'essuyer un échec... et vous abusez de mon temps, voilà tout...

— Nous vous rendrons les chambres noires. Et donc ?...

— Quand cela ?

— Eh bien, je vais faire éclore un premier lot.

— Vous avez un drôle d'aplomb ! Très bien, monsieur. Pancrace !

— J'ai mes hommes avec moi, dit Rokk, et des gardes...

Vers le soir, le cabinet de Persikov était orphelin... Les tables étaient vides. Les hommes de Rokk avaient emporté les trois grandes chambres noires, ne laissant au professeur que la petite avec laquelle il avait commencé ses expériences.

C'était l'heure du crépuscule de juillet, la grisaille envahissait l'Institut, se répandait dans les couloirs. On entendait dans le cabinet un bruit de pas monotone : c'était Persikov qui, sans allumer de lampe, arpentait la grande pièce de la fenêtre à la porte. Chose étrange : ce soir-là, une inexplicable tristesse s'était emparé des êtres peuplant l'Institut, hommes et animaux. Pour une raison inconnue, les crapauds produisirent un concert particulièrement mélancolique et leur jacassement sonnait comme un avertissement lugubre. Pancrace dut courir dans les couloirs après une couleuvre qui s'était échappée, et lorsqu'il réussit à l'attraper, elle semblait prête à partir à l'aventure, à aller n'importe où plutôt que de rester là.

Au plus profond du crépuscule, un coup de sonnette retentit dans le cabinet de Persikov. Pancrate se montra sur le seuil. Et aperçut un étrange tableau. Le savant se tenait tout seul au beau milieu du cabinet, regardant les tables. Pancrace toussota et se pétrifia.

— Et voilà, Pancrace, dit Persikov en montrant une table toute dégarnie.

Pancrace prit peur. Dans la pénombre, il lui sembla que les yeux du professeur étaient rougis de larmes. C'était inouï, tellement effrayant.

— C'est bien vrai, pleurnicha Pancrace en se disant : « J'aurais préféré que tu me gueules dessus ! »

— Et voilà, répéta Persikov, et ses lèvres se mirent à trembler, tout à fait comme celles d'un enfant à qui l'on a soudain, sans rime ni raison, retiré son jouet préféré.

— Tu sais, mon cher Pancrace, poursuivit Persikov en se tournant vers la fenêtre, ma femme, celle qui est partie il y a de cela quinze ans, elle est entrée au Théâtre des opérettes, et maintenant, il se trouve qu'elle est morte... Voilà toute l'histoire, mon bon Pancrace... On m'a envoyé une lettre...

Les crapauds criaient plaintivement, le crépuscule enveloppait le professeur, la nuit était là. Moscou... De-ci de-là, des globes blancs s'allumaient, derrière les fenêtres... Désesparé, Pancrace s'affligeait, les mains sur la couture du pantalon...

— Va, Pancrace, dit pesamment le professeur en agitant la main. Ma dormir, mon bon, mon petit Pancrace.

Et ce fut vraiment la nuit. Pancrace s'enfuit, bizarrement sur la pointe des pieds, il rentra dans sa chambrette, mit sens dessus dessous des chiffons dans un coin, en retira une bouteille de vodka entamée et en descendit d'un coup près d'un verre à thé. Il grignota un bout de pain avec du sel, et ses yeux retrouvèrent un peu de gaieté.

Tard dans la soirée, alors qu'il était près de minuit, Pancrace, assis pieds nus sur un banc dans le vestibule chichement éclairé et se grattant la poitrine sous sa chemise d'indienne, disait au melon²¹ de service qui n'avait pas sommeil :

— J'aurais préféré qu'il me tue, ma paro...

— Il pleurait vraiment ? demandait le melon avec curiosité.

— Ma... paro... assurait Pancrace.

— Un grand savant, admit le melon. On sait bien qu'une grenouille, ça ne remplacera jamais une femme.

— Jamais, acquiesça Pancrace.

Puis il réfléchit un peu et ajouta :

— De temps en temps, j'me dis que je ferais bien venir ici ma bonne femme... à quoi ça sert, qu'elle reste au village, hein ?... Seulement, pour rien au monde elle ne pourrait supporter les sales bestioles qu'on a ici...

— Y a pas à dire, comme horribles saletés, on ne fait pas mieux, opina le melon.

On n'entendait aucun bruit en provenance du cabinet du savant. On n'y voyait non plus aucune lumière. Pas le moindre rai ne passait sous la porte.

Notes

1. Rok, en russe, c'est le destin !
2. L'URSS. Quand il est question de *la* République, c'est la RSFSR, qui a pour capitale Moscou.
3. Pétaouchnok...
4. Ces trois villes sont réelles. Voir Wikipedia.

5. Il y a une ambiguïté à cet endroit dans le texte. Les troïkas, groupes de trois, étaient, pendant la guerre civile, des tribunaux spéciaux de la Tchèque, à la justice sommaire et expéditive. Cela fut repris par le NKVD, du temps de la Grande Terreur de 1937.
6. Association volontaire d'aide à l'élevage des poules, mot composé concentré, comme on rencontrera plus loin la Dobrochim, Association volontaire d'aide à l'industrie chimique. D'autres exemples de telles associations de volontaires se trouvent dans *Le Veau d'or* : <https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/150221/le-veau-dor-ilf-et-petrov>
7. https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Evans_Hughes
8. « Firme des œufs » sur Internet, par substitution d'un « a » au « o » dans le texte russe : les deux se défendent...
9. De nos jours Kaliningrad... <https://fr.wikipedia.org/wiki/K%C3%B6nigsberg>
10. Et non pas « hauteur », erreur trouvée dans le Folio bilingue.
11. Voir la note 8 du chapitre I.
12. Voir la note 7 du chapitre précédent.
13. Acronyme de la « Commission centrale pour l'amélioration de la vie des savants », créée à l'automne 1921. Elle disposait d'une bibliothèque, d'une maison de repos,, d'un sanatorium, de foyers et d'une Maison des savants. Elle devint en 1931 la « Commission d'aide aux savants près le Conseil des commissaires du peuple », et fonctionna jusqu'en 1937. Les *tsékoubistes* sont les membres de ladite Commission.
14. De nouveau avec un pluriel de déférence, dans le texte.
15. Avec l'enclitique sifflée « S » pour soudar', monsieur.
16. Voir le deuxième dessin sur le côté : https://fr.wikipedia.org/wiki/Mauser_C96
17. Toujours la particule finale « S » sifflée en fin de mot, ici un peu ironique. Pareil dans la suite du texte.
18. Ferme d'État. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Sovkhoze>
19. L'auteur pense-t-il déjà au Ponce-Pilate qu'il mettra en scène une dizaine d'années plus tard, dans *Le Maître et Marguerite* ?
20. https://en.wikipedia.org/wiki/Kuznetsky_Most
21. Si vous avez oublié : revoir le chapitre V.

Chapitre VIII

ÉVÈNEMENTS SURVENUS AU SOVKHOZE

On peut affirmer qu'il n'est pas d'époque plus magnifique que le cœur du mois d'août, au moins dans la province de Smolensk. L'été 1928 fut, comme on sait, absolument parfait, avec des pluies de printemps venues au bon moment, un soleil très chaud, une moisson excellente... Les pommes mûrissaient dans l'ancienne propriété des Cheremiétiev¹... les forêts étaient verdoyantes, les carrés des champs s'étendaient, tirant sur le jaune... L'homme devient meilleur au sein de la nature. Même Alexandre Semionovitch² aurait pu y paraître moins antipathique qu'en ville. Et il ne portait pas son odieux blouson. Il avait le visage cuivré, sa

chemise d'indienne déboutonnée découvrait sa poitrine couverte d'une épaisse toison noire, il portait un pantalon de toile. Et ses yeux montraient plus de calme, ils s'étaient adoucis.

Alexandre Semionovitch sauta lestement d'un perron à colonnade sur laquelle était fixée une enseigne annonçant, sous une étoile :

SOVKHOZE *LE RAYON ROUGE*

et alla droit à la camionnette ayant apporté, sous escorte, les trois chambres noires.

Alexandre Semionovitch s'affaira toute la journée avec ses aides à installer les chambres noires dans l'ancien jardin d'hiver-orangerie des Cheremiétiev... Au soir, tout était fin prêt. Un globe dépoli blanc se mit à briller sous le plafond de verre, les chambres noires reposaient sur des briques, et le mécanicien venu avec elles, après avoir fait tourner avec force cliquetis des vis brillantes, alluma le mystérieux rayon rouge tombant sur le sol en amiante des boîtes noires.

Tout affairé, Alexandre Semionovitch montait lui-même les marches pour vérifier les fils électriques.

Le lendemain, la même camionnette revint de la gare et recracha trois caisses en contreplaqué magnifiquement lisse avec, collées tout autour, des étiquettes aux inscriptions blanches sur fond noir :

VORSICHT : EIER !!!
ATTENTION : ŒUFS !!!

— Pourquoi en ont-ils envoyé si peu ? s'étonna Alexandre Semionovitch ; il s'affaira cependant aussitôt à déballer les œufs. Déballage qui se passa entièrement dans l'orangerie, et auquel participèrent : Alexandre Semionovitch lui-même, son épouse Mania, femme d'une corpulence extraordinaire, l'ex-jardinier des ex-Cheremetiev, désormais homme à toutes mains du sovkhoze, condamné à y être gardien-garde à vie, et Dounia, employée au nettoyage. Comme on n'était pas à Moscou, tout revêtait ici un caractère plus simple, plus familial, plus amical. Alexandre Semionovitch donnait ses instructions en regardant amoureuxment les caisses qui prenaient, à la douce lumière du crépuscule à travers la verrière en haut de l'orangerie, des allures de paquets-cadeaux compacts et imposants. Le garde, dont le fusil sommeillait paisiblement près de la porte, forçait avec des tenailles les tirants et les bandes métalliques. On entendait des craquements... La poussière volait. Faisant claquer ses sandales, Alexandre Semionovitch se démenait autour des caisses.

— Allez-y doucement, s'il vous plaît, disait-il au garde. Faites attention. Vous ne voyez donc pas que ce sont des œufs ?

— Ça ira, sifflait la voix enrouée du combattant de district occupé à forer ; c'est l'affaire d'un instant...

Tr-r-r... et la poussière de pleuvoir.

Il s'avéra que les œufs avaient été emballés à la perfection : sous le couvercle en bois se trouvait une couche de papier paraffiné, puis une autre de papier buvard, ensuite une couche dense de copeaux, et enfin de la sciure où apparaissaient les petites têtes blanches des œufs.

— Ça, c'est de l'emballage étranger, disait avec amour Alexandre Semionovitch en farfouillant dans la sciure. Voyez un peu, ce n'est pas comme chez nous. Mania, attention, tu vas les casser.

— Tu yoyotes, Alexandre Semionovitch, répliqua sa femme. Tu parles, on dirais que c'est de l'or ! À ton avis, je n'avais vu d'œufs ? Oh !... qu'est-ce qu'ils sont gros !

— Ça vient de l'étranger, reprenait Alexandre Semionovitch en posant les œufs sur une table en bois ; c'est autre chose que nos œufs de moujiks... Ce sont sûrement tous des œufs de bramapoutres, sapristi ! des œufs allemands...

— Une affaire entendue, confirmait le garde en admirant les œufs.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ils sont sales, dit pensivement Alexandre Semionovitch... Mania, surveille-moi ça. Qu'ils continuent à déballer, moi je vais passer un coup de fil.

Et Alexandre Semionovitch traversa la cour pour aller dans le bureau du sovkhoze, où se trouvait le téléphone.

Le téléphone se mit à sonner ce soir-là au cabinet de l'Institut de zoologie. Le professeur Persikov ébouriffa ses cheveux et s'approcha de l'appareil.

— Oui ? demanda-t-il.

— Un appel de la province pour vous, grésilla doucement une voix féminine dans le combiné.

— Bon, j'écoute, fit dédaigneusement Persikov dans la bouche noire du téléphone... On y entendit un claquement, puis une voix masculine lointaine et inquiète lui dit à l'oreille :

— Faut-il laver les œufs, professeur ?

— Quoi ? Que demandez-vous ? dit avec irritation Persikov. D'où vient l'appel ?

— De Nikolskoïé, province de Smolensk, répondit le récepteur.

— Je ne comprends rien. je ne connais pas de Nikolskoïé. Qui est à l'appareil ?

— Rokk, dit sévèrement le récepteur.

— Quel destin⁴ ? Ah oui... c'est vous... alors, vous demandez quoi ?

— Faut-il les laver ?... on m'a envoyé de l'étranger un lot d'œufs de poules...

— Et alors ?

— ... Mais ils sont tout crottés...

— Vous devez confondre... Comment peuvent-ils être « crottés », comme vous dites ? Bon, bien sûr, il peut y avoir dessus un peu de... fiente qui aurait séché... ou autre chose...

— Alors, il ne faut pas les laver ?

— Bien sûr que c'est inutile... Vous voulez faire quoi, approvisionner déjà les chambres noires en œufs ?

— C'est ce que je fais, oui, fit le répondeur.

— Hum, fit Persikov, réticent.

— À la prochaine ! claqua le répondeur avant de se taire.

— « À la prochaine ! » répéta sur un ton haineux Persikov au maître de conférences Ivanov. Que dites-vous de ce type, Piotr Stepanovitch ?

— C'était lui ? Je vois d'ici le plat qu'il va nous concocter là-bas,, avec ces œufs.

— Pfff... fit rageusement Persikov ; imaginez, Piotr Stepanovitch... bon, très bien... il est très possible que le rayon ait la même action sur le deutoplasme⁵ des œufs de poule que sur le plasma des amphibiens. Il est très possible que ses œufs

éclosent et qu'il obtienne des poules. Mais enfin, ni vous ni moi ne pouvons dire ce qu'il en sera de ces poules... elles peuvent ne rien valoir du tout, ces poules. Peut-être qu'elles crèveront au bout de deux jours. Peut-être qu'elles ne seront pas du tout comestibles ! Je garantis à peine qu'elles tiendront sur leurs pattes. Elles auront peut-être les os fragiles. Persikov s'emballait et faisait de grands gestes de la main, en repliant ses doigts en crochets.

— Parfaitement exact, acquiesça Ivanov.

— Vous vous porteriez garant, Piotr Stepanovitch, qu'elles produiront une nouvelle génération ? Ce type va peut-être faire éclore des poules stériles. Il leur fera atteindre la taille d'un chien, mais leur descendance, il pourra l'attendre jusqu'au retour du Messie.

— Impossible de rien garantir, reconnut Ivanov.

— Et quelle désinvolture, s'échauffait Persikov, quelle impétuosité ! Et notez bien que c'est moi qui suis chargé de donner des instructions à ce coquin. Persikov désigna le papier que Rokk avait fourni, et qui traînait sur une table à expériences... — Je me demande quelles instructions je pourrais donner à cet ignorant, alors que je ne puis rien dire moi-même à ce sujet.

— Et vous ne pouviez pas refuser ? demanda Ivanov.

Persikov s'empourpra, saisit le papier et le montra à Ivanov. Celui-ci le lut avec un petit sourire ironique.

— M-oui, fit-il d'un air significatif.

— Et notez bien que moi, cela fait deux mois que j'attends ma commande, sans en avoir la moindre nouvelle. Tandis que celui-là, on lui expédie aussitôt ses œufs, et il bénéficie de tous les concours...

— Il n'arrivera à rien du tout, Vladimir Ipatitch. À la fin, on vous rendra les chambres noires, et voilà tout.

— Le plus tôt serait le mieux, mes expériences prennent du retard à cause d'eux.

— Oui, ça, c'est moche. Chez moi, tout est prêt.

— Vous avez reçu les scaphandres ?

— Oui, aujourd'hui.

Persikov se rasséréna un peu et s'anima.

— Ouhou... Je crois que nous allons faire comme cela : on pourra fermer hermétiquement les portes de la salle d'opérations et ouvrir la fenêtre...

— Bien sûr, acquiesça Ivanov.

— Vous avez trois casques ?

— Trois, oui.

— Alors, voilà monsieur... Vous, donc, moi et l'on peut faire appel à l'un des étudiants. On lui donnera le troisième casque.

— On peut prendre Grinmut.

— Celui qui travaille chez vous sur les salamandres, en ce moment ?... Hum... pourquoi pas ?... Tout de même, permettez-moi de vous rappeler qu'au printemps, il n'a pas su me dire comment est disposée la vessie natatoire des gymnodontes, ajouta Persikov, rancunier.

— Si, si, il n'est pas mal... C'est un bon étudiant, plaida Ivanov.

— Nous ne devons pas fermer l'œil pendant toute une nuit, reprit Persikov, mais vous, Piotr Stepanovitch, vérifiez bien le gaz, leur sacrée Dobrochim⁶ pourrait bien nous envoyer je ne sais quelle saleté.

— Non, non, dit Ivanov en faisant de grands gestes des deux mains, j'ai déjà vérifié hier. Il faut leur rendre cette justice, Vladimir Ipatitch : leur gaz est de première qualité.

— Vous l'avez testé sur quoi ?

— Sur des crapauds ordinaires. Un petit filet de gaz et ils meurent aussitôt. Mais, Vladimir Ipatitch, voici ce que nous allons aussi faire : écrivez à la Guépéou⁷ pour qu'ils envoient un revolver électrique.

— Mais je ne sais pas m'en servir...

— Je m'en charge, répondit Ivanov : en compagnie d'un type de la Guépéou qui était mon voisin, je me suis amusé à tirer avec au bord de la Kliazma⁸. Un truc remarquable. Tout simplement extraordinaire... Ça tue raide, à cent pas de distance et sans bruit. Nous tirions sur des corbeaux... Je crois même qu'on peut se passer du gaz.

— Hum... c'est ingénieux, très ingénieux... Persikov alla dans le coin de la pièce, attrapa le combiné et coassa :

— Passez-moi cette, comment s'appelle-t-elle déjà,... cette Loubianka...

— — — — —

Les journées étaient terriblement chaudes. On voyait distinctement couler au-dessus des champs des flux de chaleur denses et transparents. Et les nuits étaient étranges, trompeuses, vertes. La lune resplendissait, embellissant de façon inexprimable l'ancienne propriété des Cheremetiev. Le palais-sovkhoze brillait comme s'il eût été en sucre, le parc se remplissait d'ombres tremblantes et les étangs se partageaient par moitié en deux couleurs : une colonne de lune d'un côté, une noirceur infinie de l'autre. À la lumière des taches de lune, on pouvait sans peine lire les *Izvestia*, sauf la rubrique échiquéenne, composée en petits caractères, en *nonpareille*⁹. Mais, par de telles nuits, bien sûr, nul ne s'avisait de lire les *Izvestia*... Dounia, la femme de ménage, se trouvait dans un petit bois derrière le sovkhoe, et, par suite d'une coïncidence, le chauffeur à la moustache rousse de la vieille camionnette du sovkhoe s'y trouvait également. On ignore ce qu'ils y faisaient. Ils avaient trouvé refuge dans l'ombre instable d'un orme, sur le manteau de cuir du chauffeur, étalé par terre.. Une petite lampe brûlait dans la cuisine, deux maraîchers y dînaient, tandis que madame Rokk, vêtue d'un peignoir blanc, était assise sous les colonnes de la véranda et contemplait, rêveuse, la splendeur de la lune.

À dix heures du soir, quand les bruits eurent cessé au village de Kontsovka, derrière le sovkhoe, les sons tendres et exquis d'une flûte se firent entendre au sein de ce paysage idyllique. On en saurait exprimer à quel point ces sons étaient appropriés, s'élevant au-dessus des bosquets et des colonnes du ci-devant palais des Cheremetiev. La frêle Lise de *La Dame de pique*¹⁰ mêlait sa voix à celle de la passionnée Pauline en un duo s'élevant vers les hauteurs lunaires, comme une vision d'ancien Régime, ancien mais d'une grâce infinie, un enchantement à vous tirer des larmes.

S'éteignent... S'éteignent...

chantait la flûte, avec des modulations et des soupirs.

Les bosquets se pétrifièrent, et Dounia, funeste comme une ondine sylvestre, écoutait, la joue appuyée contre celle, virile, rude et rousse, du chauffeur.

— Il joue bien de la flûte, le fils de pute, fit le chauffeur en enlaçant la taille de Dounia d'un bras viril.

Celui qui jouait ainsi n'était autre que le directeur du sovkhoze, Alexandre Semionovitch Rokk, et il faut lui rendre cette justice, il en jouait à la perfection. Le fait est que la flûte avait autrefois été la spécialité d'Alexandre Semionovitch. Jusqu'en 1917, il avait fait partie du célèbre ensemble musical du maestro Petoukhov, dont les sons harmonieux retentissaient chaque soir au foyer de la confortable salle de cinéma « Les Rêves enchantés » à Lékatérinoslav. Mais la grande année 1917 brisa la carrière d'une quantité de gens, et Alexandre Semionovitch suivit une nouvelle voie. Il abandonna « Les Rêves enchantés » et le satin vert et poussiéreux du foyer pour se lancer en pleine mer, celle de la guerre et de la révolution, délaissant la flûte pour le funeste Mauser. Il fut longuement ballotté par les vagues qui le rejetaient tantôt en Crimée, tantôt à Moscou ou au Turkestan, voire même à Vladivostok. Une révolution avait été nécessaire pour qu'Alexandre Semionovitch se révélât pleinement. L'homme s'avéra véritablement grand, sa place n'était évidemment pas le foyer des « Rêves ». Sans détailler trop longuement, disons que pendant l'année écoulée, 1927, et au début de 1928, Alexandre Semionovitch se trouvait au Turkestan, d'abord en tant que rédacteur en chef d'un très grand journal, ensuite comme représentant régional, membre de la Commission suprême à l'Économie, où il s'illustra par l'activité fabuleuse qu'il déploya pour l'irrigation du Turkestan. En 1928, Rokk vint à Moscou et se vit octroyer un repos pleinement mérité. La Commission suprême de l'Organisation¹¹ dont ce provincial aux allures démodées avait l'honneur de posséder la carte, tenue dans sa poche, l'avait apprécié comme il se devait et l'avait nommé à un poste paisiblement honorifique. Hélas ! Hélas ! Le malheur de la République voulut que le cerveau d'Alexandre Semionovitch continuât à bouillonner ; à Moscou, Rokk tomba sur l'invention de Persikov, et, dans sa suite de l'hôtel « Paris rouge¹² », rue Tverskaïa, l'idée naquit en lui de faire renaître en un mois les poules dans la République, en s'aidant du rayon de Persikov. Rokk fut entendu à la commission de l'élevage, on l'approuva, et Rokk se présenta avec son papier fort chez le zoologiste original.

Le concert au-dessus des eaux transparentes, des bosquets et du parc allait prendre fin, lorsque quelque chose se produisit soudain qui l'interrompit prématurément. À savoir que les chiens qui, à Kontsovka, auraient dû dormir, vu l'heure, se mirent brusquement à aboyer de façon insupportable, ces aboiements devenant peu à peu un hurlement général terriblement poignant. Prenant de l'ampleur, le hurlement vola au-dessus des champs, et un concert fracassant lui répondit en provenance des étangs, où un million de grenouilles donnaient de la voix. Tout cela était si effrayant qu'on put même, un instant, avoir l'impression que cette mystérieuse nuit magique allait prendre fin.

Alexandre Semionovitch laissa sa flûte et passa dans la véranda.

— Tu entends, Mania ? Ces maudits chiens... À ton avis, qu'est-ce qui les a rendus enragés ?

— Qu'est-ce que j'en sais, répondit Mania, contemplant la lune.

— Dis donc, Manietchka¹⁴, si nous allions jeter un coup d'œil sur nos petits œufs ? proposa Alexandre Semionovitch.

— Ma parole, Alexandre Semionovitch, tu deviens complètement toqué, avec tes œufs et tes poules. Repose-toi donc un peu !

— Non, allons-y, Manietchka.

Un globe éclairait fortement l'orangerie. Dounia arriva aussi, le visage brûlant et les yeux brillants. Alexandre Semionovitch ouvrit d'un geste tendre les carreaux de contrôle, et tout le monde se mit à examiner l'intérieur des chambres noires. Les œufs tachetés reposaient, correctement alignés sur le fond blanc en amiante des chambres où régnait le silence... et le globe de 15 000 bougies¹³, en-haut, grésillait doucement...

— Hé hé ! Je vais faire éclore des poussins ! dit Alexandre Semionovitch avec enthousiasme en coulant des regards tantôt de côté, par les trous de contrôle, tantôt d'en haut, à travers les larges ouvertures d'aération, vous allez voir ça... Quoi ? Vous ne me croyez pas ?

— Vous savez, Alexandre Semionovitch, dit en souriant Dounia, les moujiks de Kontsovka vous ont traité d'Antéchrist. Ils disent que vos œufs sont diaboliques. Que c'est un péché de les produire avec une machine. Ils voulaient vous tuer.

Alexandre Semionovitch tressaillit et se tourna vers sa femme. Son visage était devenu jaune.

— Eh bien, qu'est-ce que vous en dites ? C'est ça, le peuple ! Que voulez-vous faire avec de telles gens ? Hein ? Manietchka, il faudra organiser une réunion... Je convoquerai demain les militants du district. Je leur ferai un discours. Il va falloir se remuer, par ici... Vous parlez d'un coin perdu...

— C'est l'ignorance, proféra le garde, qui s'était installé sur sa capote à la porte de l'orangerie.

Le jour suivant fut marqué par des événements très étranges et très inexplicables. Le matin, aux premiers rayons du soleil, les bosquets qui saluaient d'ordinaire l'astre du jour par un fort et incessant jacassement d'oiseaux l'accueillirent dans le silence le plus complet. Absolument tout le monde le remarqua. C'était exactement comme avant un orage. Mais il n'y avait pas trace d'orage en vue. Les conversations au sovkhoze se teintèrent, pour Alexandre Semionovitch, de bizarrerie et d'ambiguïté, notamment parce qu'un bonhomme dont le sobriquet était Goitre-de-Chèvre, trouble-fête bien connu et vieux sage de Kontsovka, avait soutenu que tous les oiseaux s'étaient rassemblés en vols, puis s'étaient élancés tous ensemble à l'aube hors de Cheremetievo, partant quelque part loin au nord, ce qui était une belle stupidité. Alexandre Semionovitch en fut très affecté et perdit toute la journée son temps à téléphoner en ville, à Gratchovka¹⁵. On lui promit là-bas d'envoyer d'ici deux ou trois jours deux orateurs pour parler de deux sujets : la situation internationale et la question de la Dobrokour¹⁶.

Le soir ne fut pas non plus exempt de surprises. Si le matin les bosquets étaient restés silencieux, montrant très clairement ce que le silence dans les bois peut avoir de désagréablement suspect, si à midi les moineaux s'étaient enfuis à tire d'aile du sovkhoze, le soir, ce fut l'étang du domaine des Cheremetiev qui se

tut. Ce qui était en vérité renversant, car le célèbre coassement des grenouilles du parc Cheremetiev était universellement connu à quarante verstes¹⁷ à la ronde. Et maintenant, elles étaient comme mortes. Pas une voix ne montait de l'étang, la laïche demeurait silencieuse. Il faut avouer qu'Alexandre Semionovitch en fut définitivement ébranlé. Les commentaires se mirent à aller bon train au sujet de ces événements, et de la façon la plus désagréable possible, c'est-à-dire dans le dos d'Alexandre Semionovitch.

— Effectivement, c'est étrange, dit-il à sa femme au cours du dîner. Je n'arrive pas à comprendre quel besoin ces oiseaux ont eu de s'envoler.

— Qu'est-ce que j'en sais ? répondit Mania., Ils ont peut-être voulu s'éloigner de ton rayon ?

— Tu es vraiment la plus commune des idiots, Mania, lui dit Alexandre Semionovitch en jetant sa cuillère, tu es comme les moujiks. Qu'est-ce que le rayon vient faire ici ?

— Oh, je n'en sais rien. Fiche-moi la paix.

Une troisième surprise eut lieu le soir : les chiens se remirent à hurler à Kontsovka, et il fallait voir comment ! Au-dessus des champs baignés par la lune, c'était un gémissement sans fin, des geignements hargneux et tristes.

Une autre surprise, mais celle-ci agréable, vint dédommager un peu Alexandre Semionovitch, à l'orangerie. Dans les chambres noires, un tapotement ininterrompu commença à monter des œufs rouges. « Toc... toc... toc... toc... » dans un œuf, dans un autre, dans un troisième.

Ces petits coups résonnaient triomphalement pour 'Alexandre Semionovitch, qui en oublia aussitôt les étranges événements survenus dans les bosquets et dans l'étang. Ce fut un rassemblement général dans l'orangerie : Mania, Dounia, le gardien et le garde, ce dernier laissant son fusil à la porte.

— Eh bien, qu'en dites-vous ? triomphait Alexandre Semionovitch. Tous tendaient une oreille curieuse vers les cloisons de la première chambre. — Ce sont les poussins qui donnent du bec, reprit-il, radieux. Alors comme ça, je n'arriverai pas à les faire éclore ? Eh si, mes amis. Par un excédent d'émotion, il tapa sur l'épaule du garde. — Mes poussins, ils vous feront pousser des cris. Maintenant, il faut que j'ouvre l'œil, et le bon, ajouta-t-il d'un ton sévère. Prévenez-moi aussitôt qu'ils commenceront à éclore.

— Bien, firent en chœur le gardien, Dounia et le garde.

« Toc... toc... toc... », ça cognait à qui mieux mieux, tantôt dans un œuf, tantôt dans un autre, à l'intérieur de la première chambre noire. De fait, le tableau qu'on avait sous les yeux, celui d'une nouvelle vie en train de naître derrière une fine peau translucide, était si intéressant que tout un chacun demeura encore un bon moment assis sur les caisses vides retournées, à contempler les œufs framboise qui mûrissaient sous la mystérieuse et tremblotante lumière. On alla se coucher assez tard, lorsqu'une nuit verdâtre se fut répandue sur le sovkhosze et les environs. Nuit énigmatique et même, on peut le dire, effrayante, sans doute en raison du sourd et triste hurlement des chiens de Kontsovka qui recommençait sans trêve, inexplicablement, à déchirer le silence complet des ténèbres. Ces maudits chiens, impossible de savoir ce qui les rendait tellement enragés.

Le lendemain matin, un désagrément attendait Alexandre Semionovitch. Le garde était dans la plus grande confusion, la main sur le cœur, il jurait ses grands dieux qu'il n'avait pas dormi et n'avait rien remarqué.

— C'est incompréhensible, assurait-il, je n'y suis pour rien, camarade Rokk.

— Merci vraiment, je vous suis reconnaissant, du fond du cœur, l'admonestait Alexandre Semionovitch ; qu'est-ce que vous croyez, camarade ? Dans quel but vous a-t-on placé ici ? Pour surveiller. Alors, dites-moi ce qu'ils sont devenus. Ils ont bien éclos, non ? Par conséquent, ils se sont sauvés. Vous êtes donc parti bien tranquillement, en laissant la porte ouverte ! Que mes poussins me soient rendus !

— Parti pour aller où ? Alors, je ne connais pas mon travail, pour que vous m'engueuliez comme ça, sans raison, camarade Rokk ? dit enfin le combattant, blessé.

— Mais enfin, où sont-ils passés ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? s'insurgea finalement le guerrier, est-ce mon travail de veiller sur eux ? J'étais posté là pour quoi faire ? Pour surveiller vos chambres noires et éviter qu'on vous les barbote, et je fais mon devoir : elles sont là, vos chambres. Mais la loi ne m'oblige pas à courir après vos poussins. Allez savoir le genre de poussins que vous allez faire éclore, y aura peut-être pas moyen de les rattraper, même à bicyclette !

Alexandre Semionovitch fut un peu pris de court, il grommela encore quelque chose, puis tomba dans un état de sidération. Effectivement, la chose était étrange. Dans la première chambre noire, celle qui avait été chargée la première en œufs, deux œufs se trouvant à la base même du rayon se trouvaient cassés ; L'un d'eux avait même roulé sur le côté. La coquille gisait sur le fond d'amiante, en plein dans le rayon.

— Allez savoir où ils sont, marmonna Alexandre Semionovitch ; les fenêtres sont fermées, ils ne se sont quand même pas échappés par le toit !

Levant la tête, il regarda les endroits où la verrière du toit présentait quelques larges ouvertures.

— Allons, Alexandre Semionovitch, dit Dounia, au plus haut point étonnée, vous les verrez voler, vos poussins. Ils sont quelque part ici... petits... petits... petits... se mit-elle à crier en coulant des regards dans les coins de l'orangerie, où se trouvaient des vases à fleurs poussiéreux, des planches et tout un bric-à-brac. Mais nul poussin ne répondit à ses appels.

Le personnel au grand complet cavala deux bonnes heures dans tout le sovkhose à la recherche des poussins dégourdis, mais ne les trouva nulle part. Ce fut une journée extrêmement agitée. La surveillance des chambres noires se vit renforcée du gardien, auquel furent donnés les ordres les plus stricts : regarder tous les quarts d'heure à l'intérieur des chambres par leurs fenêtres, et appeler Alexandre Semionovitch si la moindre chose s'y produisait. Le garde siégeait devant la porte, son fusil entre les genoux, l'air renfrogné. Alexandre Semionovitch se donna un mal de chien et ne déjeuna qu'à deux heures de l'après-midi. Après le repas, il fit une petite heure la sieste à l'ombre fraîche, sur l'ancien divan des Cheremetiev, puis, s'étant désaltéré avec du kvas de biscuits¹⁸, alla dans l'orangerie et s'assura que tout allait bien de ce côté, à présent. À plat ventre sur une natte, le vieux gardien regardait en clignant de l'œil par la fenêtre de la première chambre noire. Le garde veillait sans s'éloigner de la porte.

Mais il y avait aussi du nouveau : dans la troisième chambre, celle qui avait été remplie en dernier, les œufs commençaient à émettre des clappements et des claquements, comme si ça sanglotait à l'intérieur.

— Ouf ! Ils mûrissent, dit Alexandre Semionovitch. Ils mûrissent, je le vois, maintenant. Tu as vu ? demanda-t-il au gardien.

— Oui, ça ne passe pas inaperçu, répondit l'autre en hochant la tête et sur un ton parfaitement ambigu.

Alexandre Semionovitch resta un moment à côté des chambres noires, mais aucune éclosion ne se produisit tandis qu'il demeurait accroupi ; il se releva, se dégourdit les jambes et annonça qu'il ne quittait nullement le domaine, qu'il allait juste se baigner dans l'étang : l'appeler immédiatement si quelque chose se produisait. Il courut au palais, dans la chambre à coucher où se trouvaient deux étroits sommiers à ressorts et des draps froissés, ainsi qu'un tas de pommes vertes par terre et des montagnes de mil destiné aux futures couvées de poussins, se munit d'une serviette éponge puis, après réflexion, il prit également sa flûte afin d'en jouer à loisir au-dessus du miroir des eaux. Il s'élança vivement hors du palais, traversa la cour du sovkhoze et, la flûte sous le bras, se dirigea vers l'étang. À travers les saules, la chaleur torride se déversait du ciel, et son corps se plaignait, aspirant à retrouver l'eau. Sur la droite de Rokk poussait un fourré de bardanes, il y cracha en passant. Un froufroutement s'entendit aussitôt dans l'épaisseur de l'entrelacs tentaculaire, comme si quelqu'un traînait un rondin. Ressentant une fugitive succion déplaisante dans la poitrine, Alexandre Semionovitch tourna la tête vers le fourré qu'il regarda avec étonnement. Cela faisait deux jours que l'étang restait muet. Le bruissement cessa, le miroir tentant de l'étang se montra au sommet des bardanes, ainsi que le toit gris de la cabine de bains. Quelques libellules vinrent se dandiner devant Alexandre Semionovitch. Il voulait déjà tourner en direction de la passerelle de bois quand soudain le froufroutement reprit dans la verdure, accompagné cette fois d'un bref sifflement, comme si une locomotive relâchait un mélange d'huile et de vapeur. Sur ses gardes, Alexandre Semionovitch se mit à scruter l'épaisse muraille formée par les mauvaises herbes.

— Alexandre Semionovitch, dit à ce moment la voix de la femme de Rokk, dont la blouse blanche joua à cache-cache dans les framboisiers. — Attends, je vais me baigner moi aussi.

Alexandre Semionovitch ne répondit rien à sa femme qui se hâtait vers l'étang, car son regard était rivé sur les bardanes. Grandissant à vue d'œil, un rondin gris et olivâtre commençait à s'élever au-dessus du fourré. Il était parsemé de tâches jaunâtres et humides, à ce que crut voir Alexandre Semionovitch. Le rondin se mit à s'étirer, tout en mouvements et en replis, et il finit par s'allonger si haut qu'il dépassa les saules bas et noueux. Puis son sommet se cassa, s'inclina un peu, et quelque chose de la hauteur d'un poteau électrique à Moscou se retrouva au-dessus d'Alexandre Semionovitch. Mais, en épaisseur, la chose était trois fois plus grosse qu'un poteau, et son tatouage écailleux la rendait bien plus belle. Sans rien comprendre encore, mais déjà glacé, Alexandre Semionovitch jeta un regard au sommet de l'effrayant poteau, et son cœur cessa quelques instants de battre. Il lui sembla que le gel avait subitement frappé au beau milieu de cette journée d'août, et une sorte de crépuscule obscurcit sa vision, comme s'il regardait le soleil à travers un pantalon de toile.

Il s'avéra qu'une tête se trouvait en haut du rondin. Elle était aplatie, en pointe et ornée, sur le fond olive, d'une tache ronde et jaune. Des yeux grands ouverts et sans paupières, étroits et glacés, étaient logés au sommet de la tête, et ces yeux

brillaient d'une méchanceté absolument inouïe. La tête eut un mouvement comme pour aspirer l'air, le poteau entier se fondit dans le bardanes, seuls les yeux restèrent, regardant sans ciller Alexandre Semionovitch. Celui-ci, couvert d'une sueur poisseuse et fou de peur, prononça quatre mots parfaitement invraisemblables. Tant ces yeux, au milieu du feuillage étaient beaux.

— En voilà une plaisanterie...

Plus il se souvint que les fakirs... oui... oui... L'Inde... l'image d'un panier tressé... On les charme.

La tête se releva, le tronc suivit. Alexandre Semionovitch porta la flûte à ses lèvres, fit entendre un pialement enrôlé, puis se mit à jouer, en reprenant son souffle à chaque seconde, la valse d'*Eugène Onéguine*¹⁹. Dans la verdure, les yeux s'enflammèrent aussitôt d'une haine sans merci à l'encontre de cet opéra.

— T'es pas un peu fou, de jouer en pleine canicule ? fit Mania gaiement, et, du coin de l'œil, Alexandre Semionovitch vit à sa droite une tache blanche.

Puis un cri suraigu transperça tout le sovkhوزه, grandit et monta dans les airs, tandis que la valse se mettait à faire des bonds, comme avec une jambe cassée. Sortant de la verdure, la tête se rua en avant, ses yeux quittèrent Alexandre Semionovitch, le laissant aller en paix. un serpent d'une quinzaine d'archines²⁰ de long et gros comme un homme surgit des bardanes comme un ressort. Une quantité de poussière jaillit de la route, et la valse prit fin. Passant à côté du directeur du sovkhوزه, le serpent fila droit sur la route en direction de la blouse blanche. Rokk vit très distinctement la scène : Mania devenue blanc-jaune, ses longs cheveux se dressant comme des fils de fer une demi-archine au-dessus de sa tête. Sous les yeux de Rokk, le serpent ouvrit un instant sa gueule, dont sortit quelque chose ressemblant à une fourchette, saisit avec ses crochets l'épaule de Mania qui s'affaissait dans la poussière, et souleva ainsi la femme d'une archine au-dessus du sol. Mania poussa de nouveau son cri perçant d'agonie. Le serpent devint une vis de cinq sagènes²¹, sa queue leva une trombe de poussière et commença à écraser Mania, qui n'émit plus aucun son, Rokk entendit seulement craquer ses os. La tête de Mania jaillit soudain en hauteur, tendrement appuyée sur la joue du serpent. Un flot de sang s'écoula de sa bouche, une main cassée sauta, des ruisseaux de sang perlant sous ses ongles. Puis le serpent ouvrit toute grande sa gueule, se déboîtant les mâchoires, et sa tête recouvrit celle de Mania, qu'il fit entrer dans sa gueule comme on glisse un doigt dans un gant. Le souffle du serpent était de toutes parts si brûlant qu'il effleura le visage de Rokk, et sa queue faillit le balayer hors de la route pour l'envoyer dans la poussière âcre. Les cheveux de Rokk devinrent d'un coup tout gris. D'abord à gauche, puis à droite, sa chevelure d'un noir de jais²² se couvrit d'argent. En proie à une nausée mortelle, il s'arracha enfin à la route et, sans rien voir ni personne, assourdissant les alentours de ses hurlements sauvages, il s'enfuit à toutes jambes...

Notes

1. Très ancienne famille de l'aristocratie russe.
2. Rappel il s'agit de Rokk (voir le chapitre précédent).
3. Voir la note 5 du chapitre V.
4. Voir la note 1 du chapitre précédent : *Rok*, c'est le destin...
5. Voir la note 1 du chapitre III.
6. Voir la note 6 du chapitre précédent. La transcription exacte serait « Dobrokhim », mais le terme « Dobrochim » est plus évocateur, en français.
7. Rappel : c'est la G. P. U., la police politique, auparavant Tcheka et futur N. K. V. D, puis K. G. B.
8. Rivière déjà citée, voir la note 11 du premier chapitre.
9. Terme de typographie : corps de six points. Encore valable de nos jours ?
10. L'opéra de Tchaïkovski inspiré de la nouvelle de Pouchkine (<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/141121/la-dame-de-pique-alexandre-pouchkine>).
11. Le Parti communiste.
12. Cet hôtel au nom fictif est probablement l'hôtel Lux, rue Tverskaïa, qui était réservé aux membres du Komintern et à leurs familles résidant à Moscou, ainsi qu'aux cadres provinciaux en mission dans la capitale (note due à Françoise Flamant). On pourra consulter à ce sujet l'ouvrage *Hôtel Lux* d'Arkadi Vaksberg, Fayard 1993.
13. Et non pas watts, comme on trouve dans le Folio bilingue. Voir la note 15 du premier chapitre. Mais, cette fois, le texte russe est sans ambiguïté, il dit bien « 15 000 bougies »...
14. Diminutif de Mania, lui-même forme dérivée de Maria.
15. Localité dans la région-frontière de Stavropol : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Stavropol>
16. Voir la note 6 du chapitre précédent.
17. Rappel : la verste faisait un peu plus d'un kilomètre.
18. <https://fr.food-of-dream.com/publication/5657/>
19. Dans l'opéra de Tchaïkovski. Acte II, premier tableau.
20. L'archine mesurait 0,71 m. Le serpent fait donc plus de dix mètres...
21. La sagène valait trois archines.
22. Dans le texte : noire comme une botte.

Chapitre IX

LA BOUILLIE VIVANTE

L'agent de la Guépéou¹ à la gare de Douguino, Chtchoukine, était quelqu'un de très brave ; il dit d'un ton pensif à son collègue, le rouquin Polaitis :

— Eh bien, allons-y, quoi. Hein ? Amène la moto.

Puis il se tut quelques instants et ajouta à l'adresse de l'homme assis sur le banc :

— Posez donc votre flûte.

Mais l'homme grisonnant et tout tremblant, assis sur un banc dans le bureau de la G.P.U. de Douguino, loin de poser sa flûte, se mit à pleurer et à mugir. Chtchoukine et Polaitis comprirent alors qu'ils auraient à lui arracher la flûte. Elle était collée à ses doigts. Chtchoukine, dont la force était énorme, quasiment celle d'un hercule de cirque, se mit à en détacher ses doigts un par un, et réussit à les desserrer tous. On posa alors la flûte sur la table.

C'était le matin suivant la mort de Mania, un petit matin plein de soleil.

— Vous allez venir avec nous, dit Chtchoukine à Alexandre Semionovitch, vous nous montrerez où c'était, et ce que c'était.

Mais Rokk, tout à son effroi, s'écarta de lui et cacha son visage dans ses mains, comme pour échapper à une vision atroce.

— Il faut nous le montrer, dit rudement Polaitis.

— Non, laisse-le. Tu vois bien que cet homme n'est pas dans son état normal.

— Envoyez-moi à Moscou, pleurnicha Alexandre Semionovitch.

— Vraiment, vous ne voulez plus du tout retourner au sovkhoze ?

Mais Rokk, au lieu de répondre, se cacha de nouveau le visage dans ses mains, de l'horreur sortant de ses yeux.

— Bon, d'accord, décida Chtchoukine, vous n'en avez en effet pas la force... Je le vois. Le rapide va arriver, vous partirez avec.

Ensuite, tandis que le gardien de la station faisait boire de l'eau à Alexandre Semionovitch, dont les dents claquaient contre la chope bleue ébréchée, Chtchoukine et Polaitis se concertèrent... Pour Polaitis, il ne s'était rien passé, Rokk était tout simplement un malade mental qui avait eu une effrayante hallucination. Chtchoukine, quant à lui, avait tendance à penser qu'un boa constricteur avait dû s'échapper de la ville de Gratchovka, où un cirque était justement en tournée. Les entendant chuchoter, Rokk se leva à moitié. Un peu revenu à lui, il leur dit, tendant les bras comme un prophète de la Bible :

— Écoutez-moi. Écoutez. Pourquoi ne me croyez-vous pas ? Il était là. Et ma femme, où est-elle donc ?

L'air grave, Chtchoukine se tut et envoya aussitôt un télégramme à Gratchovka. Il chargea un troisième agent de se tenir en permanence aux côtés d'Alexandre Semionovitch, il l'accompagnerait à Moscou. Chtchoukine et Polaitis, quant à eux, commencèrent à préparer leur expédition. Ils n'avaient qu'un seul revolver électrique, mais cela constituait déjà un excellent moyen de défense. Un modèle de 1927 à cinquante coups, orgueil de la technique française en matière de combat rapproché, tirant seulement à cent pas, mais pouvant tuer raide tout être vivant dans un champ de deux mètres de diamètre. Manquer la cible était quasiment impossible. Chtchoukine mit à sa ceinture le brillant jouet électrique, tandis que Polaitis se munissait d'un pistolet-mitrailleur classique à vingt-cinq coups et de chargeurs, et ils partirent tous les deux sur la motocyclette par la grand-route en direction du sovkhoze, dans la fraîcheur et la rosée matinale. La moto abattit en grondant les vingt verstes² séparant la gare du sovkhoze en un quart d'heure (Rokk avait marché toute la nuit en se cachant sans arrêt dans l'herbe bordant la route, saisi d'accès de terreur mortelle), et, quand le soleil se mit à chauffer pour de bon, le palais en sucre se montra, avec sa colonnade au milieu de la verdure, sur la butte au pied de laquelle serpentait la petite rivière nommée Top. Un silence de mort régnait dans les environs. À l'entrée du sovkhoze, les deux agents dépassèrent un paysan sur sa charrette qui avançait lentement, avec sa

charge de sacs, et qui resta vite en arrière. La motocyclette franchit le pont et Polaitis donna un coup de trompe pour faire venir quelqu'un. Mais il ne reçut aucune réponse de nulle part, sauf celle venant des chiens en furie de Kontsovka, au loin. La motocyclette ralentit et s'approcha du portail aux lions³ verdis. Tout empoussiérés, les agents aux guêtres jaunes sautèrent en bas de la moto, attachèrent leur engin aux barreaux de la grille avec une chaîne fermée par un cadenas, et pénétrèrent dans la cour. Le silence les frappa.

— Hé, il y a quelqu'un ? cria Chtchoukine d'une voix forte.

Mais nul ne fit écho à sa voix de basse. De plus en plus étonnés, les agents firent le tour de la cour. Polaitis se renfrogna. Chtchoukine se mit à observer très sérieusement, fronçant de plus en plus ses sourcils blonds. Par la fenêtre fermée, ils jetèrent un coup d'œil dans la cuisine : personne ne s'y trouvait, mais le sol tout entier en était jonché de débris blancs de vaisselle.

— Tu sais, il s'est réellement passé quelque chose chez eux. Je le vois maintenant. Une catastrophe, proféra Polaitis.

— Hé, il y a quelqu'un ? Hé ! cria Chtchoukine, mais l'écho qui lui répondit venait seulement de dessous les voûtes de la cuisine.

— Sapristi ! grommelait Chtchoukine, il n'a quand même pas pu les bouffer tous d'un coup. Ou alors ils se sont enfuis. Allons à l'intérieur.

La porte du palais, avec sa véranda à colonnes, était grande ouverte. Les agents allèrent même jusqu'à la mezzanine, frappèrent à toutes les portes et les ouvrirent, sans aucun résultat, et ils repassèrent dans la cour par le perron désert.

— Faisons le tour. Allons aux orangeries, décida Chtchoukine ; on fouillera partout et on pourra téléphoner de là-bas.

Les agents suivirent une allée pavée de briques, passèrent devant des parterres et arrivèrent dans la cour de derrière, qu'ils traversèrent, et virent étinceler les carreaux de l'orangerie.

— Attends un peu, chuchota Chtchoukine en sortant le revolver de sa ceinture. Polaitis dressa l'oreille et attrapa son pistolet-mitrailleur. Un son fort et étrange se prolongeait, venant de l'orangerie et d'un autre endroit derrière elle. Comme un sifflement de locomotive. Zaou-zaou... zaou-zaou... s-s-s-s-s... sifflait l'orangerie.

— Allons-y, mais attention, chuchota Chtchoukine ; s'efforçant de ne pas faire de bruit avec leurs talons, les deux agents s'approchèrent tout près des vitres de l'orangerie et jetèrent un coup d'œil à l'intérieur.

Blême, Polaitis se rejeta en arrière. Chtchoukine ouvrit la bouche et se figea, le revolver à la main.

L'orangerie toute entière grouillait comme un bouillie pleine de vers. Se tordant et se détordant en grappes, se retournant en sifflant, furetant et balançant la tête, d'énormes serpents rampaient sur le sol de l'orangerie. Des coquilles cassées y gisaient, craquant sous le poids de leurs corps. En hauteur, un globe électrique de très forte puissance jetait une lueur blême et étrangement cinématographique sur l'intérieur de l'orangerie. Trois énormes caisses sombres, pareilles à des appareils photo, se voyaient par terre, deux d'entre elles étaient éteintes et déplacées en biais, cependant qu'une petite tache de lumière, une lueur framboise foncé brillait dans la troisième. Des serpents de toutes dimensions rampaient le long des fils électriques, grimpaient en suivant les croisillons des fenêtres, émergeaient par les ouvertures du toit. Un serpent tout noir et tacheté de plusieurs archines⁴ était suspendu au globe électrique, à côté duquel sa tête se balançait tel un pendule.

De bizarres hochets cliquetaient au milieu des sifflements, une étrange odeur de pourriture, tout à fait marécageuse, émanait de l'orangerie. Les agents distinguèrent encore confusément des amas d'œufs blancs vautreés dans la poussière des coins, ainsi qu'un curieux et gigantesque échassier gisant, immobile, près des chambres noires, et, près de la porte, un cadavre vêtu de gris, un fusil à côté de lui.

— En arrière ! cria Chtchoukine, et il se mit à reculer, repoussant Polaitis de la main gauche et levant le revolver de sa main droite. Il eut le temps de tirer huit ou neuf fois, son arme grésillant et lançant des éclairs verdâtres près de l'orangerie. Le son se renforça de façon effrayante, et, en réponse aux tirs de Chtchoukov, l'orangerie toute entière se mit frénétiquement en mouvement, des têtes plates se montrant par tous les trous. Le tonnerre se mit aussitôt à rouler par tout le sovkhoze, jetant des lueurs sur les murs. Tac-tac-tac-tac, Polaitis tirait tout en reculant. Derrière lui s'entendit l'étrange bruissement de quatre pattes, et Polaitis tomba soudain à la renverse avec un cri terrible. Une créature marron-vert aux pattes tordues, à l'énorme museau acéré et à la queue crêtée, ressemblant en tout point à un lézard de dimensions terrifiantes, avait surgi du coin d'un hangar et l'avait férocement mordu à la jambe, le jetant à terre.

— À l'aide ! cria Polaitis, et au même moment, sa main gauche se retrouva dans la gueule de l'animal et craqua ; en essayant vainement de la tirer avec sa main droite, il lâcha son revolver qui tomba par terre. Chtchoukine se retourna et se démena. Il réussit à tirer, mais son coup passa loin de sa cible, car il craignait d'abattre son camarade. Il tira une deuxième fois en direction de l'orangerie, parce que fonçait sur lui, au milieu de gueules de serpents de petite taille, une énorme gueule olivâtre. Le coup abattit le gigantesque serpent et, tournant et sautant à côté d'un Polaitis à demi-mort dans la gueule du crocodile⁵, Chtchoukine chercha un endroit où tirer pour tuer le terrible reptile sans toucher l'agent. Il y réussit enfin. Le revolver électrique fit entendre deux claquements, une lueur verdâtre éclaira les alentours et le crocodile fit un saut, s'étira, se raidit et relâcha Polaitis. Du sang coulait de la manche de ce dernier, ainsi que de sa bouche, et, s'appuyant sur sa main valide, la droite, il tirait sa jambe gauche fracturée. Ses yeux s'éteignaient.

— Chtchoukine... sauve-toi... râla-t-il dans un sanglot.

Chtchoukine tira plusieurs fois en direction de l'orangerie, y faisant éclater quelques vitres. Mais un énorme et souple ressort couleur olive, jailli d'un soupirail derrière lui, traversa la cour qu'il emplit de son corps long de cinq sagènes⁶, et s'enroula en un instant autour des jambes de Chtchoukine. Qui fut jeté à terre, son brillant revolver sautant de côté. Chtchoukine poussa un cri puissant avant de perdre son souffle, puis l'anneau le recouvrit entièrement, excepté sa tête. L'anneau lui passa une fois sur la tête, lui arrachant son scalp, et la tête craqua. On n'entendit plus de coups de feu dans le sovkhoze. Le sifflement recouvrit tous les autres bruits. Lui fit écho, très loin, apporté par le vent, un hurlement venant de Kontsovka, sans qu'on pût désormais distinguer si c'était celui d'un chien ou d'un homme.

Notes

1. Rappel : c'est l'acronyme de la police politique, située historiquement entre la Tchéka des débuts et le N.K.V.D. des années trente, qui deviendra le K.G.B.
2. Rappel : la verste faisait un peu plus d'un kilomètre.
3. Têtes de lions, décoration classique des montants de portes cochères et de portails.
4. Voir la note 20 du chapitre précédent.
5. Le lézard géant est devenu un crocodile...
6. Voir la note 21 du chapitre précédent.

Chapitre X

LA CATASTROPHE

À la rédaction du journal *Izvestia*¹, cette nuit-là, les globes électriques brillaient d'une vive lumière et le gros rédacteur préparant l'édition composait sur le plomb la deuxième page, celle des télégrammes *À travers l'Union des Républiques*. Une épreuve lui tomba sous les yeux, il l'examina à travers son pince-nez et partit d'un grand rire, appela les correcteurs de la salle de correction et le metteur en pages pour leur montrer à tous l'épreuve. Il était imprimé sur l'étroite bande de papier humide :

« Gratchovka, province de Smolensk. Est apparue dans le district une poule grande comme un cheval, et qui rue tout pareil. À la place de la queue, elle a des plumes de bourgeoise. »

Les compositeurs beuglaient de rire.

— De mon temps, dit le rédacteur avec un ricanement gras, quand je travaillais chez Vania Sytine à *La Parole russe*², on arrivait aux éléphants, en se soulant. Véridique. À présent, faut croire, on en est aux autruches.

Les compositeurs riaient aux éclats.

— C'est bien ça, une autruche, dit le metteur en pages ; on en fait quoi, on le passe, Ivan Vonifatiévitch³ ?

— Tu es malade ? répondit le rédacteur, cela m'étonne que le secrétaire l'ait laissé passer, ce n'est qu'un télégramme d'ivrogne.

— Ils avaient dû arroser quelque chose, pour sûr, acquiescèrent les compositeurs, et le metteur en pages enleva de la table la communication sur l'autruche.

C'est pourquoi les *Izvestia* parurent le lendemain avec, comme d'habitude, plein d'articles intéressants, mais sans la moindre allusion à l'autruche de Gratchovka. Lisant soigneusement les *Izvestia* dans son cabinet, le maître de conférences Ivanov replia la page du journal, bâilla et déclara : « Rien d'intéressant » ; là-dessus, il enfila sa blouse blanche. Quelque temps plus tard, les becs Bunsen s'allumèrent dans son cabinet, et les grenouilles se mirent à coasser. en revanche, l'agitation régnait dans le cabinet du professeur Persikov. Pancrate-le-mort-de-peur avait les mains sur la couture du pantalon.

— Compris... à vos ordres... disait-il.

Persikov lui remit un paquet cacheté à la cire, en lui disant :

— Tu vas aller directement au département de l'Élevage chez ce directeur, Ptakha, et tu lui diras que c'est un porc. Dis-lui bien que c'est le professeur Persikov qui l'a dit. Et remets-lui ce paquet.

« Jolie tâche pour moi... » se dit Pancrace, livide, en filant avec le paquet.

Persikov écumait.

« C'est à n'y rien comprendre, geignait-il, marchant de long en large dans son cabinet et frottant ses mains restées gantées ; c'est une façon inouïe de se moquer de moi et de la zoologie. On livre des tas de ces maudits œufs de poule, et moi, en deux mois, je n'arrive pas à obtenir ce qui m'est indispensable. Comme si c'était loin, l'Amérique ! Toujours le bazar, le désordre... » Il se mit à compter sur ses doigts : « la capture... bon, dix jours tout au plus, bon, très bien, disons quinze... bon, vingt, deux jours de vol, un jour de Londres à Berlin... Depuis Berlin, six heures pour que ça arrive chez nous... un scandale indescriptible... »

Il se jeta avec fureur sur le téléphone et se mit à appeler allez savoir qui.

Tout était prêt dans son cabinet pour de mystérieuses et hautement dangereuses expériences, des bandes de papier découpé traînaient par terre, destinées à obturer les fentes des portes, ainsi que des casques de scaphandrier avec leurs tuyaux et quelques ballons brillants comme du mercure, portant l'étiquette *Dobrochim, ne pas toucher*, avec un dessin de tête de mort aux os croisés.

Il fallut au bas mot trois heures au professeur pour se calmer et s'atteler à de menus travaux. Ce qu'il fit. À l'Institut, il travaillait jusqu'à onze heures du soir, ne sachant rien, par conséquent, de ce qui se passait au-delà de ses murs crème. Ni le bruit insensé courant à Moscou au sujet de Dieu sait quels serpents, ni l'étrange télégramme paru dans un journal du soir et crié à la volée dans les rues ne parvinrent à lui, parce que le maître de conférences Ivanov était au Théâtre d'art⁴, assistant à la représentation de *Fiodor Ioannovitch*⁵, si bien que personne ne put communiquer la nouvelle au professeur.

Persikov arriva rue Pretchistenka vers minuit et se coucha, lisant encore dans son lit un article anglais de la revue *Le courrier zoologique*, arrivée de Londres. Voilà qu'il dormait, et Moscou dormait aussi, après avoir tourbillonné jusque tard dans la nuit, il n'y avait que l'énorme bâtisse grise, dans une cour de la rue Tverskaïa, où les rotatives des *Izvestia* grondaient de façon effrayante, faisant trembler tout le bâtiment. Dans le cabinet du rédacteur de service avait lieu un incroyable imbroglio. Les yeux rouges, le rédacteur se démenait comme un forcené, ne

sachant que faire et envoyant tout le monde au diable. Exhalant une odeur de vin, le metteur en pages marchait à sa suite en disant :

— Allons, Ivan Vonifatiévitch, ce n'est pas grave, il n'y aura qu'à sortir demain matin un supplément spécial. On ne peut tout de même pas arracher le numéro de la machine.

Les compositeurs ne rentrèrent pas chez eux de toute la nuit, ils allaient en escouades, se mettaient en petits tas et lisaient les télégrammes qui arrivaient à présent tous les quarts d'heure, de plus en plus étranges, de plus en plus monstrueux. Le chapeau pointu d'Alfred Bronski⁶ faisait des apparitions dans l'aveuglante lumière rose inondant l'imprimerie, et le gros homme mécanique clopinait en grinçant à droite et à gauche. Les portes claquaient à l'entrée de l'immeuble et, toute la nuit, des reporters firent leur apparition. Les douze téléphones de l'imprimerie sonnaient sans arrêt, le central répondait presque mécaniquement « occupé », « occupé » et les signaux bourdonnaient leur chanson au-dessus des demoiselles qui ne dormaient pas...

Les compositeurs avaient entouré le gros homme mécanique, et le capitaine au long cours leur disait :

— Il faudra envoyer des avions avec des gaz.

— Pas d'autre moyen, répondaient-ils, vous parlez d'une histoire.

Là-dessus, un juron affreusement obscène roula dans la salle, et une voix glapissante s'écria :

— Ce Persikov, il faut le fusiller !

— Qu'est-ce que Persikov vient faire ici, lui répondait-on dans la foule, celui qu'il faut fusiller, c'est le fils de pute du sovkhoze.

— Il fallait poster des gardes ! s'exclamait quelqu'un.

— Les œufs n'y sont pour rien, si ça se trouve.

Les roues des rotatives faisaient vibrer et bourdonner le bâtiment tout entier, on avait l'impression que la bâtisse grise et moche flambait, incendiée d'électricité.

Le jour qui se levait n'éteignit pas l'incendie. Il ne fit au contraire que le renforcer, bien que l'électricité fût éteinte. Des files de motocyclettes et d'automobiles se succédaient dans la cour asphaltée. Toute la ville de Moscou était levée, et les feuilles blanches des journaux la recouvrirent comme des oiseaux. Les feuilles pleuvaient, bruissaient dans toutes les mains, et les vendeurs de journaux n'eurent plus rien à vendre vers onze heures du matin, quoique le tirage des *Izvestia* se fût élevé ce mois-ci à un million et demi d'exemplaires. Le professeur Persikov prit l'autobus pour se rendre de la rue Pretchistenka à l'Institut. Du nouveau l'y attendait. Dans le vestibule des caisses de bois au nombre de trois montaient la garde, constellées d'étiquettes étrangères en allemand, avec, trônant au-dessus d'elles, une inscription en russe, à la craie : « Attention — œufs ».

Une joie impétueuse s'empara du professeur.

— Tout de même ! s'écria-t-il. Pancrace, ouvre les caisses tout de suite, en faisant attention à ne rien casser. Amène-les dans mon cabinet.

Pancrace s'exécuta aussitôt, et un quart d'heure après, dans le cabinet jonché de sciure et de bouts de papier, on entendit le professeur tempêter :

— Mais ils se fichent de moi, ou quoi ? hurlait-il en levant les poings et en faisant tourner les œufs dans ses mains. Ce Ptakha est une vraie bourrique. Je ne permettrai pas qu'on se moque de moi. Pancrace, c'est quoi, ça ?

— Des œufs, monsieur, fit tristement Pancrace.

— De poule, figure-toi, de poule, que les diable les engloutisse ! Qu'ai-je à fiche de ces œufs ? Qu'ils les envoient donc à ce bon à rien dans son sovkhoze !

Persikov se rua vers le coin du téléphone, mais il n'eut pas le temps d'appeler;

— Vladimir Ipatitch ! Vladimir Ipatitch ! tonna dans le couloir la voix d'Ivanov.

Persikov lâcha le téléphone et Pancrace s'écarta vivement pour laisser passer le maître de conférences. Lequel fit irruption dans le cabinet, son chapeau gris sur la nuque en dépit de ses habitudes de gentleman, et un journal dans les mains.

— Vous savez ce qui est arrivé, Vladimir Ipatitch, cria-t-il en brandissant devant Persikov une feuille portant la mention « Édition spéciale » au milieu de laquelle s'étalait un dessin de couleur vive.

— Non, vous, écoutez ce qu'ils ont fait, lui cria Persikov sans l'écouter ; ils ont eu la bonne idée de m'épater en m'envoyant des œufs de poule. Ce Ptakha est un imbécile achevé, regardez ça !

Ivanov en fut complètement abasourdi; Il fixa des yeux épouvantés sur les caisses ouvertes, puis sur le journal, et ses yeux faillirent lui jaillir de la tête.

— C'est donc ça, bredouilla-t-il, respirant avec difficulté. Je comprends tout à présent... Non, Vladimir Ipatitch, jetez donc un coup d'œil là-dessus...

Il déplia d'un coup le journal et montra de ses doigts qui tremblaient le dessin en couleur à Persikov. Comme une effrayante lance à incendie, un serpent olive taché de jaune se tordait au sein d'une verdure étrange et grasse. La photographie avait été prise d'en haut, depuis un léger aéroplane qui s'était glissé prudemment au-dessus du serpent.

— Qu'est-ce donc, selon vous, Vladimir Ipatitch ?

Persikov remonta ses lunettes sur son front, puis les remit devant ses yeux, regarda le dessin et dit, extrêmement étonné :

— Sapristi. C'est... mais oui, un anaconda, un boa aquatique...

Ivanov jeta son chapeau et, se laissant tomber sur une chaise, dit en martelant la table de son poing pour accompagner chaque mot :

— Vladimir Ipatitch, cet anaconda vient de la province de Smolensk. C'est monstrueux. Voyez-vous, ce bon à rien a fait éclore des serpents à la place de poules, et vous pouvez deviner que les œufs ont produit une couvée aussi phénoménale que celle des grenouilles !

— Comment ? répondit Persikov, dont le visage vira au brun... Vous plaisantez, Piotr Stepanovitch... D'où cela pourrait-il...

Ivanov resta muet un instant, puis reçut le don de la parole et, enfonçant le doigt dans une caisse ouverte où de petites têtes blanches se voyaient dans la sciure jaune, dit :

— Voilà d'où ça vient.

— Qu-quoi ?! hurla Persikov qui commençait à comprendre.

Ivanov brandit avec certitude ses deux poings serrés et cria :

— Vous pouvez en être sûr. Votre commande d'œufs de serpents et d'autruches, ils l'ont envoyée par erreur au sovkhoze, en vous expédiant à vous les œufs de poule.

— Mon Dieu... mon Dieu... répéta Persikov qui, devenu vert, s'assit lourdement sur son tabouret tournant.

Près de la porte, complètement hébété, Pancrace devint livide et muet. Ivanov se leva d'un bond, s'empara du journal et, soulignant une ligne de son ongle pointu, cria aux oreilles du professeur :

— Eh bien, maintenant, ils vont avoir de quoi s'amuser !... Ce qui va se passer, je n'en sais absolument rien. Regardez un peu, Vladimir Ipatitch...

Et il se mit à hurler en lisant la première chose qui lui tomba sous les yeux, sur la feuille froissée : « Les serpents vont en troupes dans la direction de Mojaïsk... en déposant des quantités incroyables d'œufs. Des œufs ont été repérés dans le district de Doukhovskoïé... Des crocodiles et des autruches ont fait leur apparition. Des unités spéciales... et des détachements de la Guépéou ont mis fin à la panique déclenchée à Viazma, en incendiant les bois proches de la ville pour stopper la progression des reptiles.

Persikov, polychrome, blanc-bleuâtre, les yeux fous, se leva de son tabouret et, respirant avec difficulté, se mit à crier :

— Un anaconda... un anaconda... un boa aquatique ! Mon Dieu !

Ni Ivanov ni Pancrace ne l'avaient jamais vu dans un tel état.

Le professeur arracha sa cravate d'un seul coup, fit sauter les boutons de sa chemise, son teint devint pourpre, l'effrayante couleur de la paralysie apoplectique, et, titubant, les yeux complètement vitreux, se rua dehors au hasard. Son hurlement résonna sous les voûtes de pierre de l'Institut.

« Un anaconda... un anaconda... » tonna l'écho.

— Attrape le professeur ! cria d'une voix perçante Ivanov à l'adresse de Pancrace qui s'était mis, d'épouvante, à danser sur place. Donne-lui de l'eau... il a une attaque.

Notes

1. Ce titre signifie : *Les Nouvelles*.
2. Ivan Sytine (1851-1934), magnat de la presse. Il ne resta que trois ans à l'école. Tchékhouv disait de lui que c'était un homme intéressant, un éditeur illettré, sorti du peuple. La dot de sa femme lui permit d'acheter des machines et de se lancer, avec un grand flair commercial, dans l'édition. Il lança une édition de Pouchkine en dix tomes très bon marché. En 1897, il fit l'acquisition du journal *La Parole russe*, quotidien moscovite bon marché à fort tirage. Il accepta en 1905 de ramener à neuf heures la journée de travail, mais resta ladre, refusant de payer, dans la composition, les signes de ponctuation, ce qui lui valut l'incendie de son imprimerie en décembre 1905. Entre 1904 et 1917, il édita huit journaux et quatorze revues. Le pouvoir soviétique nationalisa ses entreprises. Il se relança pendant la NEP, fut emprisonné deux fois – la deuxième fois, durant l'hiver 1924, il lança une imprimerie en prison... Il reperdit son entreprise, recevant à partir de 1928 une pension de 250 roubles... (pioché dans le Wikipedia en russe)
3. Fils de Vonifati, l'équivalent russe de notre Boniface.
4. https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9tre_d%27art_de_Moscou
5. Drame historique d'Alexeï Konstantinovitch Tolstoï (1817-1875) : https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexis_Konstantinovitch_Tolsto%C3%AF

6. Revoyez le chapitre IV, si vous avez oublié le reporter et l'homme mécanique...

Chapitre XI

LA BATAILLE ET LA MORT

La folle nuit électrique flamboyait à Moscou. Toutes les lumières y brûlaient, et l'on ne trouvait nul endroit dans les appartements qui n'eût sa lampe allumée, avec l'abat-jour enlevé. Nul ne dormait, dans aucun appartement de cette ville de quatre millions d'habitants, excepté les petits enfants en-dessous de l'âge de raison. Dans les appartements, on mangeait et on buvait n'importe comment, on criait Dieu sait quoi, et à chaque minute des visages décomposés se montraient aux fenêtres, à tous les étages, le regard fixé sur le ciel que découpaient en tous sens les projecteurs. Dans le ciel s'allumaient à tout instant des lueurs blanches jetant sur Moscou des cônes blêmes qui s'évanouissaient peu à peu. Le grondement ininterrompu d'aéroplanes volant très bas emplissait le ciel. La situation était particulièrement effrayante rue Tverskaïa-lamskaïa. À la gare Alexandre¹, toutes les dix minutes arrivaient des trains, assemblages hétéroclites de wagons de marchandises et de wagons de passagers de différentes classes, et même de wagons-citernes, tous ces wagons couverts de gens fous de peur qui s'y agglutinaient, et, rue Tverskaïa-lamskaïa, les gens couraient en formant une bouillie compacte, se sauvaient en autobus, sur les toits des tramways, s'écrasant les uns les autres et tombant sous les roues. À la gare, des coups de feu alarmants crépitaient sans cesse, éclatant au-dessus de la cohue : un détachement militaire voulait faire cesser la panique créée par des fous courant sur les aiguillages des voies de chemin de fer reliant la province de Smolensk à Moscou. À la gare, des vitres volaient à tout moment en éclat, avec un petit sanglot dément, et toutes les locomotives hurlaient. Toutes les rues étaient jonchées d'affiches jetées et piétinées, et ces mêmes affiches se voyaient sur les murs, sous l'ardente lumière framboise des réflecteurs. Personne ne les lisait, tout le monde en connaissait le contenu : Moscou s'y déclarait en état de guerre. On y menaçait de sanctions en cas de panique, et on y annonçait que, l'une après l'autre, des unités de l'armée Rouge équipés de gaz marchaient en direction de la province de Smolensk. Mais les affiches ne pouvaient contenir la nuit hurlante. Dans les logements, on laissait échapper et on cassait la vaisselle et les pots de fleurs, on courait en se cognant dans les coins, on faisait et on défaisait toutes sortes de baluchons et valises, dans le vain espoir de gagner la place Kalantchovskaïa², la gare de Iaroslav ou la gare Nikolaïevski³. Hélas, toutes les gares conduisant vers le nord et l'est étaient encerclées par un épais cordon d'infanterie, et d'énormes camions, balançant et faisant cliqueter leurs chaînes, chargés jusqu'en haut de caisses sur lesquelles

étaient assis des soldats en casques à pointe⁴ et hérissés de tous côtés de baïonnettes, emportaient les réserves d'or en provenance des caves du Commissariat du peuple aux Finances, et aussi d'énormes caisses portant l'inscription : « Attention. Galerie Tretiakov⁵ ». Des voitures fonçaient partout dans Moscou en rugissant.

Un reflet d'incendie tremblotait très haut dans le ciel, et une canonnade ininterrompue ébranlait la noire épaisseur de cette nuit d'août.

Tôt le matin, dans Moscou qui, sans éteindre une seule lumière, avait passé une nuit blanche, un long serpent de cavalerie, fort de nombreux milliers d'hommes, se montra le long de la rue Tverskaïa ; les sabots des chevaux martelant les pavés de bois, la colonne balayait tout sur son passage, les gens se serrant alors sous les portes cochères et contre les vitrines dont ils cassaient les carreaux. Les pointes des bachlyks⁶ framboise ballottaient sur les dos gris, et les extrémités des piques trouaient le ciel. La foule délirante et hurlante sembla revivre d'un coup à la vue des rangs se frayant de force un passage vers l'avant en fendant le brouet en folie répandu un peu partout. Dans la foule se mirent à retentir des invites et des cris d'espoir.

« Vive la cavalerie ! » hurlaient avec frénésie des voix de femmes.

« Vive les cavaliers ! » leur faisaient écho des voix d'hommes.

« ils nous passent dessus ! Ils nous écrasent ! » hurlait-on ça et là.

« Au secours ! » criait-on sur le trottoir.

Des boîtes de cigarettes, des pièces d'argent et des montres s'envolèrent des trottoirs vers les cavaliers ; il y eut quelques femmes pour s'élancer sur les pavés de bois et, au risque de se rompre les os, se traînèrent sur les côtés de la formation, s'accrochant aux étriers qu'elles baisaient. Au milieu du martèlement ininterrompu des sabots s'élevait parfois la voix des chefs de peloton :

« Serrez la bride »

On chantait ça et là, gaiement et gaillardement, et, à la lueur tremblotante des publicités, on regardait les visages aux chapkas framboise inclinées sur l'oreille, perchés au-dessus des chevaux. Les rangs des cavaliers au visage découvert étaient entrecoupés d'autres rangs, ceux de silhouettes étranges, également à cheval, portant d'étranges foulards, des tuyaux et des ballons⁷ dans le dos, retenus par des bretelles. À leur suite avançaient d'énormes camions-citernes munis de manches et de tuyaux extrêmement longs, tout à fait comme sur les véhicules des pompiers, ainsi que de lourds tanks écrasant de leurs chenilles les pavés de bois, engins soigneusement fermés où ne brillaient que d'étroites meurtrières. Les rangs des cavaliers étaient aussi coupés par des automobiles entièrement blindées d'acier gris,, d'où sortaient les mêmes tuyaux pointant vers l'extérieur, avec des têtes de mort blanches peintes sur leurs flancs et l'inscription : « Gaz. Dobrochim ».

« Sauvez-nous, les amis, hurlait-on sur les trottoirs, abattez les reptiles...
Sauvez Moscou ! »

« P... de ta mère... de ta mère... ta mère... » Le juron roulait d'un rang à l'autre. Les paquets de cigarettes voltigeaient dans la nuit pleine de lumière, et les dents blanches se découvraient dans les sourires que les cavaliers, juchés sur

leurs montures, adressaient aux gens fous de peur. Un chant sourd et pinçant le cœur allait de rang en rang :

... Ni as, ni dame, ni valet⁸,
Aucun doute, nous tuerons les reptiles,
Sans leur laisser la moindre chance...

Des salves de « hourra ! » émergèrent de toute cette bouillie humaine : le bruit s'était répandu qu'allait en tête, portant le même bachlyk framboise que les autres cavaliers, le commandant de l'armada à cheval, vieilli et blanchi, devenu légendaire dix ans plus tôt⁹. La foule hurlait, et ce grondement s'envolait dans le ciel, soulageant un peu les cœurs étreints par l'angoisse : « hourra... hourra... »

L'Institut était chichement éclairé. Les événements n'y parvenaient qu'isolément, confusément, en échos assourdis. Une fois, sous l'horloge flamboyante près du Manège¹⁰, une salve retentit dans toutes les directions : on fusillait sur place des maraudeurs qui avaient essayé de cambrioler un appartement rue Volkhonka. Il y avait peu de trafic dans la rue, la circulation tendait généralement vers les gares. Dans le cabinet du professeur, faiblement éclairé par une seule lampe qui projetait un petit faisceau de lumière sur la table, Persikov était assis, silencieux, la tête dans les mains. Des couches de fumée flottaient autour de lui. Dans la caisse, le rayon était éteint. Dans les terrariums, les grenouilles étaient silencieuses, dormant déjà. Le professeur ne travaillait pas et ne lisait pas davantage. Il avait à côté de lui, sous son coude gauche, une étroite feuille de papier recueillant les télégrammes du soir informant que Smolensk était entièrement en feu et que la l'artillerie pilonnait la forêt de Mojaïsk¹¹ carré après carré, écrasant les couches d'œufs de crocodile déposées dans tous les ravins humides. Il était communiqué qu'une escadrille d'aéroplanes avait, tout près de Viazma, menait une opération couronnée de succès en inondant de gaz presque tout le district, mais que les pertes humaines étaient, dans ces étendues, innombrables, parce que la population, au lieu d'évacuer les districts en bon ordre, se débandait sous l'effet de la panique en groupes épars, à ses risques et périls, se ruant n'importe où à l'aveuglette. On annonçait que la division de cavalerie du Caucase détachée avait brillamment remporté une bataille, vers Mojaïsk, sur des bandes d'autruches, les sabrant entièrement et anéantissant d'immenses couvées d'œufs. La division essuyant, quant à elle, des pertes insignifiantes. Le gouvernement faisait savoir que si l'on n'arrivait pas à contenir les reptiles au-delà de deux cent verstes¹² de la capitale, celle-ci serait évacuée en bon ordre. Les employés et les ouvriers devaient pleinement garder leur calme. Le gouvernement prendrait les mesures les plus rigoureuses pour interdire ce qui s'était passé à Smolensk, où l'effarement provoqué par l'attaque soudaine de milliers de serpents à sonnette s'était traduit par des incendies éclatant en ville partout où les gens avaient abandonné des fourneaux allumés pour se lancer dans un exode général et désespéré. On faisait savoir que Moscou était approvisionnée en vivres pour au moins six mois, et que le Conseil assistant le Commandant en chef prenait des mesures d'urgence en vue de blinder les appartements, afin de mener bataille contre les serpents dans les rues mêmes de la capitale, au cas où les armées,

aéroplanes et escadrilles rouges n'arriveraient pas à contenir les incursions des reptiles.

De tout cela, le professeur ne lisait rien, il regardait devant lui de ses yeux vitreux et fumait. Il ne se trouvait, en dehors de lui, que deux personnes à l'Institut : Pancrace et la gouvernante Maria Stepanovna, qui fondait en larmes à tout moment ; cela faisait trois nuits qu'elle passait sans dormir dans le cabinet du professeur, ce dernier se refusant absolument à abandonner l'unique chambre noire qui lui restait, même sans rayon. Maria Stepanovna s'était à présent réfugiée sur le divan de faux cuir, dans un coin à l'ombre et y demeurait, affligée et silencieuse, regardant la bouilloire destinée au thé du professeur commençait à bouillir sur le trépied du bec Bunsen. L'Institut était silencieux, tout arriva très soudainement.

Des cris de haine résonnèrent brusquement dehors, sur le trottoir, faisant se lever d'un coup Maria Stepanovna, qui poussa un cri aigu. Des lanternes se mirent à briller dans la rue, et l'on entendit la voix de Pancrace dans le vestibule. Le professeur eut une mauvaise réaction devant ce bruit. Levant un instant la tête, il marmonna : « Voyez comme ils se démènent, ces possédés... que vais-je faire, maintenant ? » Et il retomba dans son abattement. Qui fut cependant troublé. Les portes bardées de fer de l'Institut, donnant sur la rue Herzen, grondèrent de façon effrayante, et tous les murs se mirent à trembler. Puis, dans le cabinet voisin, un grand miroir se retrouva cassé. Chez le professeur, une vitre tinta et tomba en morceaux, un pavé gris sauta par la fenêtre, démolissant la table de verre. Dans les terrariums, les grenouilles firent des bonds sur les côtés et poussèrent des hurlements. Maria Stepanovna s'agita et se mit à pousser des cris aigus ; se précipitant vers le professeur, elle l'attrapa par la manche en criant : « Sauvez-vous, Vladimir Ipatitch, sauvez-vous ! » Celui-ci se leva de son siège tournant, se redressa et, repliant son index en crochet, lui répondit, ses yeux retrouvant un instant leur vif éclat d'autrefois, celui du Persikov d'antan, du savant inspiré :

— Je n'irai nulle part, dit-il, ce serait simplement stupide, ils s'agitent comme des fous... Seulement, si Moscou tout entière a perdu la raison, où voulez-vous que j'aille ? Et arrêtez de crier, s'il vous plaît. Je suis là, moi. Pancrace ! appela-t-il en pressant le bouton.

Il voulait sans doute que Pancrace mît fin à tout ce remue-ménage, qu'il n'avait jamais apprécié. Mais Pancrace ne pouvait plus rien faire. Le boucan se conclut par ceci que les portes de l'Institut s'ouvrirent, laissant devenir audibles des coups de feu dans le lointain, comme des pétards ; puis toute la bâtisse en pierres de l'Institut résonna de courses, de cris, et de bris de vitres. Maria Stepanovna se cramponna à la manche de Persikov et entreprit de le tirer Dieu sait où ; il s'en écarta, se redressa de toute sa taille et sortit dans le couloir comme il était, en blouse blanche.

— Bon, alors ? demanda-t-il. Les portes s'ouvrirent toutes grandes et le dos d'un militaire s'y encadra le premier, portant sur la manche gauche un chevron framboise et une étoile. Il reculait devant la foule en furie qui exerçait sa poussée sur les battants, et tirait des coups de revolver. Puis il commença à s'enfuir à toutes jambes, criant au passage à Persikov :

— Sauvez-vous, professeur, je ne peux plus rien faire.

Un cri aigu de Maria Stepanovna lui fit écho. Le militaire dépassa d'un bond Persikov qui demeurait comme une statue blanche, et il disparut dans les couloirs sombres et sinueux, à l'autre bout du bâtiment. Des gens entrèrent en hurlant :

- Sus ! Tuez-le...
- À mort l'assassin du monde !
- C'est toi qui as lâché les reptiles !

Des visages aux traits déformés, des vêtements déchirés bondirent dans les couloirs, quelqu'un fit feu. Des gourdins apparurent. Persikov fit quelques pas en arrière et ferma la porte donnant dans son cabinet, où Maria Stepanovna, épouvantée, était agenouillée sur le sol ; il écarta les bras comme un crucifié... il ne voulait pas laisser entrer la foule et cria avec irritation :

— C'est de la folie pure... Vous êtes de vraies bêtes sauvages. Que voulez-vous ? Fichez-moi le camp ! hurla-t-il ensuite, pour conclure par le cri aigu universellement connu :

- Pancrace, jette-les dehors !

Mais Pancrace n'était plus en état de chasser personne. La tête fracassée, piétiné, ses vêtements mis en pièces, Pancrace gisait, immobile, dans le vestibule, et de nouvelles multitudes se ruiaient dans l'Institut en passant à côté de lui, sans se soucier des tirs de la milice, depuis la rue.

Un petit homme aux jambes torses et simiesques, au veston en loques et au plastron tout déchiré et complètement de travers, devança les autres ; se précipitant sur Persikov, il lui ouvrit la tête d'un terrible coup de gourdin. Persikov tituba, se mit à tomber de côté, et sa dernière parole fut :

- Pancrace... Pancrace...

Maria Stepanovna, qui était parfaitement innocente, fut tuée et mise en pièces dans le cabinet, la chambre noire, avec son rayon éteint, fut réduite en morceaux, de même que les terrariums, les grenouilles affolées étant quant à elles massacrées et piétinées, les tables de verre et les réflecteurs furent fracassés, une heure plus tard, le feu avait été mis à l'Institut, près duquel gisaient des cadavres encerclés par une rangée d'hommes armés de pistolets électriques, et les voitures de pompiers, pompant l'eau aux robinets, en envoyaient des jets par toutes les fenêtres, d'où s'échappaient en ronflant de longues flammes.

Notes

1. Gare de Biélorussie après la révolution, située à l'une des extrémités de la rue Tverskaïa-lamskaïa.
2. Ultérieurement devenue la place Komsomolskaïa.
3. Devenue gare de Léningrad : https://fr.wikipedia.org/wiki/Gare_de_L%C3%A9ningrad
4. Casques de cuir à *la Boudionny*.
5. On met aussi à l'abri les tableaux...
6. Sorte de capuchon : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Bachlyk>
7. Le texte ne le précise pas, mais ce sont sans doute des ballons d'oxygène.
8. Grotesque parodie du deuxième couplet de *L'Internationale* en russe : « Ni dieu, ni tsar, ni héros ».

9. Boudionny.
10. Voir la note 19 du chapitre VI.
11. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Moja%C3%AFsk>
12. Rappel : la verste faisait 1,1 km environ.

Chapitre XII

LE DIEU GEL ENTRE EN SCÈNE¹

Dans la nuit du 19 au 20 août 1928, un gel inouï s'abattit, les vieux habitants n'avaient jamais rien vu de tel. Atteignant moins 18, il se prolongea quarante-huit heures. Exaspérée, Moscou boucla portes et fenêtres. La population comprit seulement à la fin du troisième jour que le gel avait sauvé la capitale et les espaces immenses dépendant d'elle et que le terrible malheur de 1928 avait frappés. Du côté de Mojaïsk, la cavalerie, ayant perdu les trois quarts de ses effectifs, était près de succomber, et les escadrilles porteuses de gaz ne parvenaient pas à arrêter la progression des abominables reptiles en direction de Moscou, sur un demi-cercle partant de l'ouest, du sud-ouest et du sud.

Ils furent asphyxiés par le gel. Les troupes répugnantes ne supportèrent pas ces quarante-huit heures par moins dix-huit, et, dans la suite de la décade, quand le gel eut pris fin, ne laissant qu'une humidité détrempant la terre et imprégnant l'air, ainsi qu'une verdure calcinée par le froid inattendu dans les arbres, il ne restait plus personne contre qui livrer bataille. Le malheur avait pris fin. Les forêts, les champs, les vastes marais regorgeaient encore d'œufs de couleurs variées, parfois couverts de dessins étranges, absolument inconnus, sortant d'un autre monde, ces dessins que Rokk – disparu sans laisser de traces – avait pris pour de la crotte ; mais ces œufs étaient parfaitement inoffensifs. Ils étaient morts, dans chacun d'eux l'embryon avait péri.

D'immenses étendues de terrain connurent encore longtemps la putréfaction d'innombrables cadavres des crocodiles et des serpents que le mystérieux rayon né rue Herzen dans les yeux d'un génie avait appelés à la vie, mais ils étaient désormais sans danger ; les fragiles créatures des torrides et putrides marais tropicaux avaient succombé en deux jours, laissant sur l'étendue de trois provinces une décomposition, une pourriture et une puanteur effrayantes.

Pendant longtemps eurent lieu des épidémies, les maladies étant dues aux cadavres de reptiles et d'humains, et l'armée manœuvra longtemps encore, mais plus équipée de gaz, cette fois, mais de matériel du génie, de citernes à pétrole et

de tuyaux pour nettoyer le terrain. Le nettoyage eut bien lieu, et au printemps 1929, tout était fini².

Et, au printemps 1929, Moscou recommença à danser, à briller et à faire tourner ses lumières et, comme auparavant, les engins mécaniques recommencèrent à se mouvoir en chuintant ; au-dessus de la coupole chapeautant l'église du Christ, un croissant de lune pendait, comme accroché à un fil, et, à la place de l'Institut qui avait brûlé en août 1928, un nouveau palais de la zoologie avait été construit, que dirigeait le maître de conférences Ivanov, mais Persikov n'était plus. On ne voyait plus le crochet persuasif formé par le doigt replié, on n'entendait plus la voix grinçante et coassante. Le monde parla longtemps encore du rayon et de la catastrophe de 1928, puis le nom du professeur Vladimir Ipatievitch Persikov se couvrit de brume et s'éteignit, comme ce même rayon rouge qu'il avait découvert une nuit d'avril. Rayon que l'on ne réussit pas à obtenir à nouveau, bien que l'élégant gentleman et désormais professeur en titre Piotr Stepanovitch Ivanov eût fait quelques essais. La foule en furie avait détruit la première chambre noire, la nuit où Persikov avait été tué. Les trois chambres noires du sovkhos « Le Rayon rouge » de Nikolskoïé avaient brûlé lors de la première bataille entre une escadrille et les reptiles, et l'on ne réussit pas à les reconstituer. Si simple que fût la combinaison des lentilles avec la réflexion des rayons lumineux sur les miroirs, on échoua à la réaliser à nouveau, en dépit des efforts d'Ivanov. Il fallait visiblement pour cela, outre la science, quelque chose de spécial, un je-ne-sais quoi qu'un seul être au monde avait possédé : feu le professeur Vladimir Ipatievitch Persikov.

Moscou, octobre 1924

Notes

1. Il s'agit d'un « Deus ex machina » de théâtre. L'expression employée par l'auteur est un peu inhabituelle. Et, bien sûr, le subterfuge est artificiel, au moins à l'époque – de nos jours, le dérèglement climatique permet de tout envisager : l'auteur voulait en finir, on lui a reproché cette queue de poisson (ou de serpent) finale.
2. On rappelle que ce texte fut écrit en 1924. L'année 1929 sera, historiquement, celle du Grand Tournant de l'industrialisation à marche forcée (c'est le cas de le dire) et de la collectivisation, débouchant sur Holodomor en Ukraine, les procès de Moscou et la Grande Terreur de 1937...